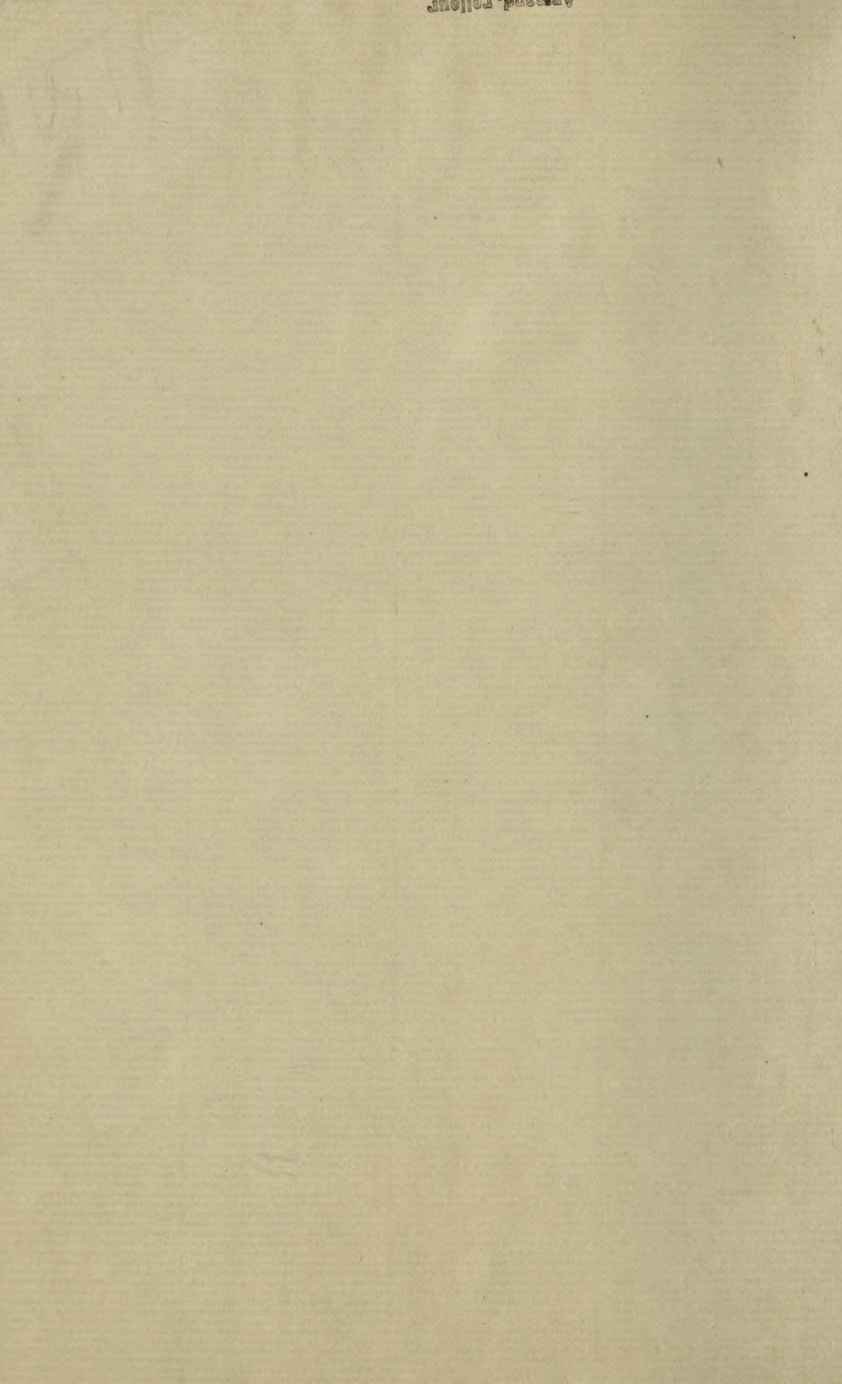

U d'/of OTTAWA
39003004001813



ANDRÉ SPIRE

LE SECRET

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME 1919



à Pierre Imbert

à Madame Jane Imbert

cordial et respectueux hommage

André Spire

LE SECRET

Car il y a en lui de la miséricorde,
Mais il y a aussi de la colère.

JÉSUS, fils de Sirach.

DU MÊME AUTEUR

LA CITÉ PRÉSENTE, Société d'Editions littéraires et artistiques, 1 volume.

VERSETS (Et vous riez, poèmes juifs). Mercure de France, 1 volume.

J'AI TROIS ROBES DISTINGUÉES. Cahiers du Centre, 1 volume.

VERS LES ROUTES ABSURDES (Vers les Routes absurdes, la grande Danse macabre des Hommes et des Femmes). Mercure de France, 1 volume.

QUELQUES JUIFS (Israël Zangwill, Otto Weininger, James Darmestéter). Mercure de France, 1 volume.

LES JUIFS ET LA GUERRE. Librairie R. Payot, 1 volume.

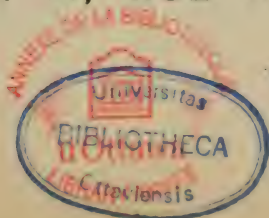
ANDRÉ SPIRE

LE SECRET

nrf



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME 1919



IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART SUR PAPIER LAFUMA DE VOIRON PUR FIL, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, SIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A VI ET SOIXANTE-QUATRE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 64

LE SECRET

Parce que je songe, on croit que je sais.
VICTOR HUGO.

LE SECRET

Jusques à quand Eternel!
te cacheras-tu sans cesse...?
Ps. 89.

Le secret, le secret!
Vois-tu combien nous sommes à t'attendre ?
Nous quittons nos villages, nos femmes et nos livres!

Ces têtes dans ces mains,
Ces lèvres froides, pâles,
C'est pour toi,
Pour toi qui ne veux pas venir.

Viens nous tendons les paumes!

Ah! tu fuis, tu te caches,
Et nos jours sont passés!

LE SECRET

Le secret, le secret!
Est-ce toi qui t'avances,
Est-ce toi qui te penches,
Vieille cause ?

Ah! c'est toi qui te poses!
Ah! c'est toi que je vois!

Parle, sois confiante!

Parle!

N'est-ce point toi,

N'est-ce point toi, lumière, que je vois luire
Entre les rouges phalanges de mes doigts ?

Le secret! Le secret!
Parle! nous avons soif!

Ah! je te vois sourire!...

PROVENCE

Le chant du coq !
La grande respiration de la mer
Et le ciel plein d'étoiles.
Eh bien ! chante, poète !

Tu joins les mains.
Tu pries !
Toi aussi !
Et qui donc ?
Quel Dieu parmi les Dieux ?

Mais non, tu ne pries pas.
Tu admires, tu pleures.

La Napoule, mars 1914.

INSOMNIE

Car le sang, c'est l'âme.
Deutéronome.

Cher sang !
Tu bats dans mes oreilles ;
Tu bats, cette nuit sans sommeil.

Es-tu pareil aux mille filets qui, en cette minute,
De mille membres blessés
Coulent ou giclent ?
A la chose épaisse, qui mousse
Dans les plateaux de zinc des abattoirs ?

Aux gouttelettes hâtives, légères,
De ces lèvres qui, dans les thés,
Grignotent, bavardent, sourient,
Puis soudain, dédaigneuses, se taisent ?

LE SECRET

Au flot colère qui, dans les forges,
Bout et façonne le fer pâteux sur les enclumes,
Ou trop clair, qui pâlit encore, autour des tables,
A coller des pétales de soie et de velours,
Et si âcre, et si doux, et si tendre, et si tiède,
Qui se vend ou se donne
Pour apaiser les lourds désirs des hommes ?

Tu bats, ce soir, dans mes oreilles,
Sang qui ne veux pas t'endormir,
Que je croyais à moi,
Moi tout seul,
Et moi-même.
Sang rebelle,
Qu'es-tu ?

Es-tu ce poids qui attire les fleuves,
Et ces ruisseaux et ces gouttes qui tombent,
Et ces vapeurs ?
Et ces sucs, ces gommes

Qui montent, descendent, fluent
Des racines aux feuilles ?

Es-tu ce souffle où naviguent ces graines,
Où se balancent ces branches qui se penchent,
Ces ondes et ces bruits,
Ces flammes qui éclatent
Dans la nuit orageuse ?

Ou ce désir qui entraîne ma main
Vers chacune de tes notes, ô mon poème ?

Tu bats, tu bats dans mes oreilles,
Ce soir, plein d'images et de chants,
Tu bats, cher sang,
Qu'es-tu ?

1913.

NOUS RÊVONS

Chaude vie,
Ils te calomnient ceux qui cherchent plus loin que
toi !

Dans le ciel, l'univers,
Rien qui ne soit pour toi,
O toi le but des mondes !

Et nous, qui te tenons,
Qui t'avons en nous-mêmes,
Nous rêvons d'Infini !

NUAGES

Ciel blanc, ciel bleu, ciel gris,
Ciel balafré,
Nuages,
Qui, des risées du lac jusqu'aux cimes de pierre,
Connaissez toutes les feuilles et les failles des monts,
Pourquoi avons-nous fui l'oppression des villes
Pour élever vers vous nos têtes et nos mains ?
Portez-vous des secrets que vous puissiez nous taire ?
Quelle alliance nous annoncent vos arcs-en-ciel ?
L'infini de vos soirs, pleins de soleil brisé,
Est-il cet Infini que notre esprit désire,
Et votre Dieu qui tonne
Est-il le Dieu des hommes ?

Weesen, août 1913.

MON AME!

Mon âme, décidément tu te proclames magnifique,
Au-dessus, au delà de toutes les valeurs.
Tu avais dépensé, pour te grandir, tant de courage,
Pour tout comprendre, tout deviner, tout sentir...
Je suis plus vaste, déclares-tu, que les mondes,
Et glorieuse, tu dis : il est impossible que je meure!

Immortelle !
Ah ! vraiment ! Immortelle !
Et pourquoi ?

Une rose mourrait,
Une étoile qui décrit des courbes si parfaites,
Et ses rayons liquides, ses fleurs et ses chants,
Vieilliraient, passeraient,
Cesseraient d'illustrer les nuits exubérantes,

LE SECRET

Et toi, tu survivrais, lumière vacillante,
Petit souffle incertain,
Petite flamme inquiète ?

Saint-Moritz, février 1914.

IMMORTALITÉ

Le soleil, un cap,
Des herbes blanches.
A deux cents pieds sous moi la mer bouillonne.

Peu de vent.

Sur les pierres déchirées les plus chaudes couleurs.

Un buisson pour dossier, une souche pour siège ;
Au milieu des parfums, ô corps engourdi,
Pas même un mètre carré, voici ta place !
Et c'est pour toi ces fleurs,
Ces pins suspendus,
Ces nuées, cet azur,
Le mur de l'horizon,
Ces bateaux qui le longent,
Cette frêle vapeur, au zénith, la lune,

LE SECRET

Les étoiles qui vont s'allumer tout à l'heure !
C'est à moi cette terre, et tous ces univers,
A moi, l'homme, l'unique, merveille des merveilles,
Pour aujourd'hui, ce soir, ces bruits, ce mouvement,
Et pour demain, toujours, d'autres béatitudes!...
Pour moi! Ah! jurez-le, nuages bienfaisants,
Renaissantes lumières,
Et toi, mer immortelle, sur qui Platon, Philon et
Saint Paul naviguèrent.

Alassio, février 1914.

SPORTS D'HIVER

Ils sont là, dans leurs chandails aux couleurs vives,
Sur les pentes neigeuses.
Pas tous jeunes, mais souples, joyeux.
Chacun pour soi.
Ils montent, pas à pas, calmes, silencieux ;
En haut, un instant se reposent,
Et puis s'élancent.

Dans l'air bleu des cristaux flottent comme des pollens.
Que font tes yeux, si loin, si vagues ?

C'est donc si beau un potache pâle
Avec des boutons violâtres sur la face,
Les coudes sur la table,
Et lisant les exploits des autres !
Une jeune fille qui n'ose remuer les jambes
Parce que, pour attirer le mâle,
La coutume lui impose, sous les jupes,

LE SECRET

Des lingeries béantes.
Celles-ci osent tomber sur le dos et les deux skis en l'air,
Et leurs mains courageuses s'arc-boutent sur la neige.

Ne boude pas ces corps.
Eux sont là près de toi,
Ces yeux francs,
Ces loyaux visages ;
Et ce sérieux profond.
Pas d'à peu près ici.
Tout compte ;
Un genou mal ployé,
Un œil distrait.

Regarde ce sauteur qui s'élance, là-haut,
Comme un flamant s'envole!

Pas assez haut, peut-être ?
Qu'espères-tu trouver au-dessus des mélèzes,
Par delà les frontières des cimes et du ciel,
Dans l'Infini muet ?

Klosters, janvier 1914.

DU SOLIDE

Il leur faut des réponses !
Il ne leur suffit pas d'avoir les yeux ouverts,
Béants sur toutes choses ;
De chercher, de chercher toujours ;
D'aimer tout,
Et la fleur, et l'agneau,
Et le miel, et le bœuf, et l'azur et les cimes,
Et, derrière les soleils, les grandes forces secrètes
Il leur faut du palpable,
Du carré, du solide :
Un Dieu ! Un Christ !

Klosters, janvier 1914

SELFRANGA

Selfranga, Selfranga, enfoncée dans la neige,
Avec ton torrent fumant à tes pieds,
Que penses-tu, que rêves-tu, petit village,
Noir et blanc, immobile et muet ?
Les sapins engivrés grimpent de tes chalets
Jusqu'aux crêtes rocheuses,
Et détournent le chemin des éboulis.
Des hommes lents et doux, à la mine terrible,
Tirant des traîneaux, vont et viennent,
Leur pipe éteinte dans leur barbe gelée,
Et, lorsqu'ils vous rencontrent, disent :
Je vous salue.
Pas de marchands ici, pas d'hôteliers,
De fabriques, de patronages, de bonnes dames...
Pas d'école, d'église.
Dans les étables chaudes le petit bœuf gris taupe,

Et la chèvre, et l'agneau.

Est-ce en toi, Selfranga, enfoncée dans la neige,
Que le Sauveur nouveau décidera de naître ?

Klosters, janvier 1914.

PERSONNALISME

Monde, choses,
Ils vous prêtent une âme !
Ils osent parler de vous comme s'ils parlaient d'eux-
mêmes
D'eux, les hommes mesquins !
Et vous leur ressemblez !
Ah ! ils vous donnent une pauvre âme humaine,
A vous, et à leurs dieux!

Vous, une âme! un Je! un Moi!
Un Je pense! un Je veux!
Vous des désirs et des sexualités, comme eux-mêmes!
Et puis, un cœur sans doute !
Et des yeux, et des bras, et des mains, et des doigts!
Et pourquoi pas des bagues ?

SOUS LE CIEL DÉCHIQUETÉ D'ARBRES

Si mille œillets, si mille liz j'embrasse,
Entortillant mes bras tout à l'entour...
Si le soucy ne jaunit plus ma face,
Si le plaisir fait en moy son séjour...
Songe divin, cela vient de ta grâce.

RONSARD.

MATIN

Le gars balance la pompe.
La fille balaye le seuil.
Le vent remue le rosier.

Le bon chien jappe, la porte s'ouvre.
Sur les branches du tamaris
La mésange craque son cri sec.

Les pots de la laitière sonnent.
Le boulanger pose son pain.
Un bras nu pousse le volet.

Dans le ciel déchiqueté d'arbres
Un nuage mauve s'effiloche...
Des gouttes tombent sur le jardin.

Beg-Meil, septembre 1911.

PRINTEMPS

Le chat, le papillon, la chatte,
Et l'arbre avec ses fleurs,
Et le soleil dans les brins d'herbe,
Et les moustiques transparents.

O vent doux, balance les branches,
Et fais courir la feuille sèche !
Les bégonias baignent dans le soleil,
Et la rose rouge vient d'éclore.

O vent doux, fais chanter la branche,
Et l'arbre avec ses fleurs,
Et le soleil dans les brins d'herbe,
Le chat, le papillon, la chatte,
Et le moustique transparent.

Mai 1911

FAUVETTE

Oiseau, tu es haut sur ta branche,
          Tout doux.
Comme un joujou tu balances
Ta queue, ta tête, sur tes pieds,
     Ta queue, ta tête,
Ta queue rousse, ta tête noire.

Le ciel est bleu, le ciel est blanc,
L'air chaud tremblote, les cotons dansent,
Le nuage passe sur ton chant
     Tout doux, tout doux.

Mai 1911.

SOLEIL

Le soleil derrière les feuilles,
Mon cœur est transparent.
Le soleil derrière les feuilles...
Le vent souffle, le vent...

Le vent frais, dans les feuilles tièdes,
S'échauffe et caresse mes fleurs,
Et mon front moite, et mes mains moites,
Et mes paupières et mes yeux.

Le soleil se couche dans les gouttes,
Dans la lumière du jet d'eau...
Mes larmes coulent sur mes joues,
Mes larmes pleines de soleil.

Mai 1911.

PLUIE

L'air doux dans le peuplier,
La pluie sur la terre,
Le poète accoudé rêve
Les gouttes d'eau sur la terre,
L'air tiède dans le peuplier.

Les feuilles, ombres chuchotantes,
Ombre et lumière ruisselantes,
Le poète accoudé rêve
Les feuilles, ombre et lumière,
Mollesse et paresse dansantes ;

Les feuilles tendres, les gouttes lentes,
Souffle, moiteur, ombre, lumière...
Le poète accoudé rêve
Les feuilles fluides, les souffles tièdes,
Les gouttes molles sur la terre.

Juin 1911.

AU BOIS

Le cheval au galop passe,
Un, deux, trois,
Un, deux, trois.
Le cheval au galop passe...
La dame s'élève et s'abaisse.

Le sable de l'allée est roux ;
Le cheval au galop passe ;
La jupe, sur le pied verni,
Flotte dans le soleil tamisé.

Le sable de l'allée est mou ;
Quatre petits nuages sages
Tentent de monter aux genoux
Du cheval, au galop, qui passe.

LE SECRET

Et de petits grains durs s'envolent,
Et tombent sur les chapeaux gommés
D'une demoiselle et sa mère,
Qui cousent, au rond-point, sur un banc,

Juillet 1911.

LE CORBEAU

Qui prépare au corbeau sa pâture,
Quand ses petits crient vers Dieu ?
JOB.

Le corbeau cralle dans l'arbre.

Corbeau je dors.
Corbeau je rêve.
J'écris mes vers.
J'écris mon livre.
Ton cri est laid,
Corbeau, corbeau !

Le corbeau cralle dans l'arbre :
« Ma femme couve, je bats des ailes,
Je veille au bord de son nid.
J'ouvre le bec, les petits tendent

LE SECRET

Leurs cous sans plumes, et leurs becs mous.
Je bats des ailes, ma femme couve,
Je chante au bord de son nid. »

Corbeau je dors,
Corbeau je rêve.
J'écris mes vers.
J'écris mon livre.
Corbeau, je charge mon fusil !

Le corbeau craïle dans l'arbre :
« Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur.
Mon œil est bleu comme un ciel d'aube.
Mon œil est bleu, comme l'œil pâle
De ta première bien-aimée. »

Nancy, mars 1911.

OUVERTURE

La belle nuit,
La belle nuit claire !
Le ciel est rose, ce matin !

Le break roule, s'arrête à la porte.
Ton chien s'étire, et tourne, et jappe
Autour de la cartouchière,
Du sac de dos et du fusil dans son étui.

Tu achèves de boucler tes guêtres
Dont la doublure laisse couler
Un peu de terre de l'an passé.

Bonjour, chers amis...
Et en route !
En route sous les peupliers.

LE SECRET

Qu'ils sont grossiers tes camarades !
Avec leurs rouges visages,
Leurs cheveux ras,
Leur ganache lourde, leur barbe terre ;
Mais comme leurs petits yeux bleus brillent !
Qu'ils sont solides et joyeux !

Leurs souliers gras écrasent la rosée ;
Leurs salopettes effrangées
Qui tronquent la ligne de leur corps,
Gardent contre les chardons et les ronces
Leurs cuisses épaisses et prudentes,
Et leurs culottes de velours.

Et ton chien, quêtant dans les chaumes,
Fait ses lacets, s'arrête, galope,
Encore un peu fou aujourd'hui.

Ton setter va, vient, galope.
Quel feu ! quels dons !
Quel choix sur les pistes odorantes,

LE SECRET

Dans le matin blond, blanc et bleu !
Bonheur d'agir, bonheur d'attendre,
De désirer, d'être, de prendre !

Son corps se tend ; sa queue s'allonge ;
Ses yeux se tournent vers toi.
Un bruit d'ailes, un cri.
Tire donc !... Mais tire !

Et le regard mourant d'une bête blessée
Te gâte ton plaisir.

PRÉSENTS

Jeune fille aux cheveux dorés,
Sur ta luge tu descends les pentes
Avec ton frère entre les jambes.
Et, si c'était ton bien-aimé,
Je ne craindrais pas davantage ;
Tu es bandée jusqu'au ventre.

T'offrir une rose, comment faire ?
Les paniers de Nice arrivent gelés.
Et des fleurs de givre ! bêtise !
Ton rouge chandail les fondrait !
Mais, pour tes dents éblouissantes,
Chère petite, prends ce petit pain.

Klosters, janvier 1914.

HAUTE VALLÉE

La sauterelle stridule;
Le torrent roule;
Le faucheur bat sa faux.
Soleil, chauffe les prés,
Les châlets, les fenils,
Les poseuses angéliques
Qu'un rien de vent agite !

Le torrent roule du granit.
La cascade à la voix pointue
S'apaise dans un bosquet de hêtres
Où l'épine-vinette rougit ;
Sur les roches chaudes et plissées
Les sapins s'élancent et chantent.

La sauterelle stridulante
Enfle et désenfle son bruit.

LE SECRET

Une fillette brune et carrée
Mange des framboises au buisson.

Les nuages promènent leur ombre ;
Les aulnes distillent leur âcre odeur ;
Le transformateur bourdonne.
L'émouchet plane,
Les poulets piaillent,
Le chien courant rapproche... lance,
Et le lièvre passe, éperdu.

Serneüs, août 1913.

LES DIX BÉNÉDICTIONS

Terre parfumée,
Laisse-moi te bénir dix fois,
Pour tes thyms, tes amandiers, tes pins,
Pour la grâce sévère de tes terrasses grises,
Pour tes citernes, d'où le mulet aux yeux bandés,
Fait, pas à pas, monter le chapelet d'eau tiède
Vers les vergers de citronniers et d'orangers ;
Pour tes haies d'aloès aux monstrueuses hampes ;
Pour tes filles un peu grasses
Qui soignent leurs cheveux et savent bien marcher ;
Pour tes bourgs aux maisons peintes et lézardées ;
Pour ton azur changeant, pour ta mer vaporeuse
Aux nuits claires, aux beaux caps, aux anses abritées,
Où des barques, chaque soir échouées sur la plage,
Promenèrent les hommes du Levant au Ponant,
Opposèrent d'abord leurs forces et leurs ruses,

LE SECRET

Puis unirent leurs cœurs, fondirent leurs différences,
Fondèrent un langage, un amour, une race.

Alassio, février 1914.

DES DANSES

Oliviers, citronniers, mimosas, caroubiers,
Des norias, des treilles;
Des animaux qui jouent, et des femmes qui peinent !
Langage humain, langage humain !

Ah ! des mots pour peindre ces choses !
Des notes, pas des mots.
Des notes pour peindre ces choses ?
Des sourires, des rires, des sanglots, des danses...

Alassio, mars 1914.

LIGURIE

Bleu de Prusse
Avec des moutons,
La mer fuit devant le vent
Sous les nimbus qui galopent.

Dans le clos, sous les orangers,
Les poulets, en troupe, picorent ;
Le chat joue dans les artichauts.

Le barbet entre, gentil, gentil.
Le chat se rase, les poules fuient ;
La fillette pose sa pioche,
Jette des pierres, tape dans ses mains,
Et galope derrière le chien
Qui derrière les poules galope.

Alassio, mars 1914.

LE RAVIN

Un ravin ;
Un ruisseau ;
Dans une auge, l'eau bleue
Sous une treille.

Et la femme savonne, tape, cause, gesticule,
Et sa fille, en riant,
Etale sur les pierres son linge.
Sur la corniche grince une charrette peinte.
La mer turquoise blanchit au pied des roches rousses.
Le vent tiède se parfume dans les amandiers
Et couche les voiles...

Un ravin ;
Un ruisseau ;
Dans une auge, l'eau bleue
Sous une treille.

Alassio, mars 1914.

NATIVITÉ

Observes-tu les biches quand elles mettent bas ?
Et connais-tu l'époque où elles enfantent ?
Elles se courbent, laissent échapper leur progéniture
Et sont délivrées de leurs douleurs.

JOB.

Ma religion, que tu es grande !

La chatte est couchée sur le flanc,
Les yeux tendres, la bouche ouverte,
La langue creuse, blême au milieu, rose aux bords

Dans la nuit la chatte halette...
Une étoile, au milieu des feuilles,
Luit, froide, comme, dans un buisson,
Les anneaux verts d'un ver luisant.

LE SECRET

Sur le ventre doux de la chatte
Se traînent des têtes et des pattes.

Pas de vent. Une feuille tombe.

Mai 1911.

VOSGES

J'ai capté la fontaine
Dans un tuyau de fer.

Fontaine, coule, fontaine,
Dans l'auge de grès rose.
Lance ton jet, rigide
Comme un bâton de verre
Oblique, tors et tournant.
Lance ton jet, fontaine.

Coule, fontaine, chante,
Près de la maison basse,
Au milieu des près frais.
Les sapins et les charmes
Et le vent t'accompagnent,
Et les hêtres aussi.
Chante fontaine, chante.

LE SECRET

Chante, fontaine, chante,
Ton chant toujours le même,
Pour la femme, le fils,
Le fils et ses enfants,
La vache, la laveuse,
Le voyageur suant,
Les vivants, les mourants,

Chante, fontaine, chante.

Celles-sur-Plaine, septembre 1911.

RIDES

Chère tête, te souviens-tu de nos jeunes soirées ?
Nous rêvions, la fenêtre ouverte.
Sur la route, grinçaient les brouettes
Des paysannes qui rentraient.
La chaîne du puits sonnait ;
Et, du vieux mur, fleuri de valérianes roses,
Montaient, dans la lumière orange,
Le chant du merle et le cri des mésanges.

Nous la tenions dans nos paumes,
L'heure immobile, le sublime Présent,
Dans nos paumes moites de printemps tiède,
Et dans nos doigts entrelacés.

Mais je pensais :
Pauvre amie, ses cheveux vieillissent ;

LE SECRET

Toi, regardant un fil blanc sur ma joue,
Tu te disais : un jour, sa barbe sera blanche ;
Moi, dans ta fossette pleine d'ombre,
Je voyais le pli invisible
Qui devait devenir une ride.

Chère tête,
Par la fenêtre ouverte,
Monte le bruit des pas des paysans qui rentrent ;
La chaîne du puits sonne comme tous les soirs ;
Et, du vieux mur, fleuri de valérianes roses,
Montent, dans la lumière orange,
Le chant du merle et le cri des mésanges.

Chère tête blanche,
Que je tiens ce soir dans mes mains plus lentes,
Je songe à tes cheveux dorés...
Tu songes à mon jeune visage...
Et tes rides, je ne les vois plus.

Médan, juin 1915.

HAEC DIES

Toujours la même ardeur.
Au comble de l'infortune
tu ne sais point plier.
Ta bouche ne respecte rien.

ESCHYLE.

DIMANCHE DE PAQUES

« Haec dies quam fecit dominus : exultemus et laetemur in ea. »

Christ est ressuscité.
Par la Ceinture et le Métro
Tout Paris débouche à la Porte-Maillot.

Tout Paris ! Celui qui reste à Paris,
Même après la journée des Drags,
Ou le Grand Prix.

Celui qui n'a qu'une bonne,
Ou pas de bonne,
Et qui, toute l'année, rêve du restaurant,
Parce que la femme n'en peut plus de faire la cuisine.

La file, encore endormie, des auto-taxis,

LE SECRET

Sous un ciel violette de Parme,
Coupe en deux la chaussée, de la barrière
jusqu'à l'Etoile.

Les garçons sont prêts, les terrasses débordent.
Derrière les chétifs fusains,
Quatre par quatre, les chaises de rotin
Encadrent les nappes empesées,
Saupoudrées de poussière, de suie et de crottin.

Sur la piste cycliste les bécanes légères
Filent, en faisant sonner timbres et sirènes,
Et les pétrolettes-à-deux
Pétaradent sous les amoureux.

De cinq minutes en cinq minutes,
Le chemin de fer du Bois de Boulogne,
Dans ses balladeuses, emporte, par fournées,
Vers la plaine de Bagatelle,
Des yeux déshabitués de regarder le ciel.

On se hâte, on court, on appelle ;

LE SECRET

On tire le petit qui crie
Et l'ami couvert de paquets.

On s'interpelle, on se bouscule,
On marche sur la patte du chien,
On chipe la place de son voisin.

Et, lorsque le hasard vous serre
Contre la femme du prochain,
On ne pense plus à ses peines...

Christ est ressuscité.

Avril 1914.

LES VIEILLES

En hiver, dans la chambre claire,
Tout en haut de la maison,
Le poêle de faïence blanche,
Cerclé de cuivre, provincial, doux,
Chauffait mes doigts et mes livres.
Et, le peuplier mandarine,
Dans le soir d'argent dédoré,
Dressait en silence ses branches,
Devant ma fenêtre close.

— Mère, le printemps aux doigts tièdes,
A soulevé l'espagnolette
De mes fenêtres sans rideaux.
Fais taire toutes ces voix qui montent
Jusqu'à ma table de travail.

LE SECRET

— Ce sont les amies de ma mère,
Et de la mère de ton père,
Qui causent de leurs maris morts,
Et de leurs fils, partis.

— Avec, au coin de leurs lèvres,
Ces moustaches de café au lait ?
Et dans leurs mains ces tartines,
Dans leurs bouches ces kouguelofs ?

— Ce sont des cavales anciennes
Qui mâchonnent le peu d'herbe douce
Que Dieu veut bien leur laisser.

— Mère, les maîtres sensibles
Lâchent les juments inutiles
Dans les prés, non dans mon jardin !

— Sois tranquille, mon fils, sois tranquille,
Elles ne brouteront pas tes fleurs !

LE SECRET

— Mère, que n'y occupent-elles leurs lèvres,
Et leurs trop courtes dents trop blanches
De porcelaine trop mobile.

— Mon fils, fermez votre fenêtre.
Mon fils, vous n'êtes pas chrétien !

Nancy, avril 1911

LE MASQUE

Quand ils ont quarante-cinq ans
Ils voient tout à coup la mort,
Et rouvrent leur Pascal scolaire.

Dans tes cris, dans les pensées
Que tu griffonnas, dans l'angoisse,
Sur de petits bouts de papier,
O Pascal mort à trente-neuf ans,
Dans tes pensées collationnées,
Classées, déclassées, reclassées,
Ils prennent des notes. Ils méditent...
Et toutes les Comédias du monde
Le racontent à leurs disciples.

Je ne vois plus que des faces graves,
Des pas comptés, et des cous inclinés,

LE SECRET

Des mains qui se joignent et s'élèvent
Qui ne s'étaient jamais tendues
Que vers des ventres ou des gorges ;

Des bouches, qui essayent des prières,
Qui ne s'étaient jamais ouvertes
Que pour des plats ou pour des lèvres ;

Des yeux qui n'avaient jamais brillé
Que pour des hanches ou pour des danses,
Et qui voient soudain l'au-delà
Du squelette et du charnier.

Quand ils ont quarante-cinq ans
Ils achètent, ô Pascal, ton masque
Reste extérieur de ton front mort.

Ton douloureux, tragique masque,
Aux yeux pleins d'ombre et aux cils écrasés,
Aux joues creuses, aux lèvres serrées,

LE SECRET

Au nez long, courbe, pincé,
Et, se jetant devant la glace,
Ils s'écrient : Hein! Je lui ressemble!

1912.

L'OISEAU BLEU

Et vos mains battaient, et vos yeux pleuraient
Quand la bonne fée transformait en vrai
Les rêves immenses des pauvres enfants
Endormis dans la mansarde.

Et vous étiez là dans vos bons fauteuils,
Avec vos mamans ou vos gouvernantes,
Avec vos robes neuves et vos costumes frais
Et vos cols marins repassés à neuf.

Et vous serez là, dans quelques années,
En habits à queue, en plastrons glacés,
En robes de dames et décolletées.

Vos mains frénétiques approuvant les gestes
Des hommes brutaux, vos sauveurs, vos hommes,

Qui feront rentrer le pain dans la huche,
Le sucre dans la boîte,

Et dans l'impossible,
Tous les beaux bonheurs
Qu'avaient crus vivants
Les nigauds d'enfants
Endormis dans la mansarde.

GUERRE SOCIALE

Sous le soleil blanc,
Dans le brouillard blême,
Sur la gelée blanche,
Le trimardeur va cheminant.

Le trimardeur entend du bruit,
Des coups de bâton et des cris.

— Ah ! dit-il, ils ont compris.
Ils s'éveillent, s'ébranlent, s'élancent,
Nous n'avons pas prêché en vain.

Le trimardeur jusqu'au village
Dans le brouillard blanc galopa.

— Où sont-ils ? demanda-t-il.
— Auprès du château, dans la plaine.

LE SECRET

Auprès du château, dans les friches,
Au milieu des genêts givrés,
Les paysans en tirailleurs,
Montent pas à pas la colline.

— Mes amis, leur crie-t-il, mes frères
Courage, je viens, victoire à nous !
Après la ville, le village,
Après l'Usine, le Château.

Les paysans, traînant les pieds,
Dépassent la ligne de crête.

Une fusillade éclata.

— Les lâches, rugit-il, les lâches !
Des fusils contre des bâtons !
Courage, camarades, courage,
Au pas de gymnastique, à l'assaut

Etayés sur des cannes-sièges,

LE SECRET

Derrière des murs de roseaux,
Messieurs les Usiniers et les Propriétaires
Canardaient de pauvres perdreaux.

Novembre 1908.

SAINT-MORITZ

Ce mépris de la mort, comme une fleur aux lèvres !
Albert SAMAIN.

Ouvrier, ouvrier,
J'étais, je pense, un naïf jeune homme,
Quand je trahis ma classe pour la tienne.
Mais notre amour ne dura guère.
Nous nous sentions si mal à l'aise ensemble.
Tu ne comprenais pas mon besoin de loisirs,
Ni mon besoin de livres ;
Moi, je trouvais ta vie si douloureuse
Que je ne comprenais pas comment tu pouvais rire.
Et ma pitié t'agaçait.

Travail fiévreux, plaisirs rapides,
Thés, bavardages, musées, concerts,

LE SECRET

Métaphysique, bergsonisme et conversion de mes amis,
Paris a de quoi occuper son homme.
Mais je n'arrivais pas, camarade,
A te chasser de ma pensée.
Tu étais collé à mon âme.

Je me suis enfui chez tes maîtres
Assemblés dans ces Palaces monstrueux.

Ils sont ici, venus des quatre coins du monde,
Bien portants ou malades, déprimés, excités,
Princes, marchands, juges, soldats, banquiers,
Les hommes durs, nourris par le travail des autres;
Et leurs femmes, sous le ciel saphir,
Glissent, dans leur sweaters éclatants,
Comme d'insolentes fleurs méridionales.

Et tout leur appartient ici.
Tout un peuple, gens et bêtes, leur est asservi,
Et la neige, et le givre, et les fluides, et les pentes,
Et, sur le lac gelé, transformé en Longchamp,

LE SECRET

Les traîneaux qui s'élancent,
Et les bobsleighs qui volent sur la glace des runs.

Çà et là, un petit monument indique, à vrai dire,
Qu'un gentleman, à ces jeux-là, perdit la vie.
Mais y peut-on penser, quand on sait que, demain,
Toutes les boutiquières de ce nombril du monde
Pendront à leur vitrine les traits de votre face,
Mais y peut-on penser quand on rentre des courses
Etendu, accoudé, avec des jeunes filles,
Sur les longs coussins des bobsleighs, solennels
Comme le chaste lit des noces Aldobrandines,
Le bonnet, la poitrine recouverts d'insignes,
Dans la douceur d'un soir havane et grenadine.

Maintenant, ouvrier,
Regardons-nous en face,
Non en amis gênés...
En adversaires loyaux.

Tu sais bien que j'aurai le cœur de te combattre,

LE SECRET

Si, jamais, tu touchais aux choses que j'aime,
Puisque j'ai retrouvé chez des hommes de ma classe
Ce que j'avais été chercher chez toi, dans ma jeunesse :
Ton mépris de la mort, ta naïveté.

Saint-Moritz, février 1914.

MORALISME

La villa de terra-cotta,
Avec ses loggias, ses balustres,
Sourit dans ses jardins, au haut de ses terrasses,
En face de la mer bleu pâle, laquée de blanc.

Ah ! si j'étais l'inventeur du Gréco,
Ou Corpechot (1),
Promenant à pas lents, de l'ombre parfumée
Des pergolas, au soleil des allées,
Ma raison française,
J'aurais l'intelligence de ce paysage composé.

Si j'étais sensible à la beauté,
Comme Fernand Gregh,
Je vous dirais ses escaliers tournants,

(1) Amateur de jardins, disciple de l'inventeur du Gréco.

LE SECRET

Parés de saxifrages roses,
Ses cyprès, ses bassins, plantés de papyrus,
La grâce de ses palmes,
Le désespoir de ses eucalyptus,
Et des misses qui viennent les peindre.

Si j'étais Henri de Régnier,
J'évoquerais les âges passés
Où des dames cambrées, appuyées sur des cannes,
Promenaient leur philosophie et leurs dédains
(Et leurs désirs sous leurs vertugadins)
Au milieu des désespoirs feints
Des nymphes fugitives poursuivies par des faunes.

Le faune, c'est le père qui n'ose plus venir.
Les enfants sont ici avec la gouvernante.
Puis la mère viendra, les enfants partiront.
Une grande disgrâce, dit la gardienne grasse.

Propriété, famille, armatures de la Société.

Alassio, mars 1914.

VORWAERTS

Assis sur la clématite
Qui dépiaute ses lianes cannelées
Parmi les pierres éboulées :

Nymphes, qui glissiez en cascades
Le long des rousses parois,
Nymphes nageuses, qui, de vos vagues,
Sautiez sur les armes parlantes
Des gentilshommes de ces bords,
Ne lissez-vous plus vos claires chevelures ?
Où sont vos gorges et vos bras,
Et vos chants, que je devrais craindre ?

— Comment entendrais-tu nos voix ?
Les trains roulent, passent, repassent.
Les carriers poussent leurs tarières

LE SECRET

Pour nous lancer leurs faux tonnerres :
Ecoute la scie circulaire
Et l'éternuement des autos !

— Je les entends, je m'en amuse.
N'êtes-vous donc que le passé ?
Je les supporte. Je les aime.

— Et les chanteurs napolitains ?
Sous les platanes des terrasses
Ces vins sans alcool, ces réformmantels,
Ces feutres, ces piolets, ces roucksacks, ces bandes,
Ces gros souliers sur le fousswég !
Et, dans nos eaux bleues comme des yeux,
Ces files de ventres qui se mirent !

Lac de Weesen, août 1913.

NOBLESSE RÉPUBLICAINE

Quand tu étais petit,
Que nous, les coudes sur nos tables,
La tête dans nos mains,
Nous tendions notre esprit pour apprendre,
Toi, toi, tu te disais :
Il suffit d'avoir une mère qui intrigue,
Un papa professeur,
Pour être le premier en classe.

Quand tu étais jeune homme,
Et que nous, nous passions les nuits
A lire de beaux livres, à grandir nos âmes,
A apprendre un métier,
Toi, toi, tu te disais :
Il suffit d'avoir un gilet de velours,
Un beau-père troquet et un cousin parlementaire,
Pour être le premier dans la vie.

LE SECRET

Et maintenant, derrière ton bureau écrasé de dossiers
  et de livres,
Au milieu de tes timbres et de tes téléphones à dix
  fiches,
Gardien de la Loi et du Droit,
Aux puissants qui viennent t'apporter des promesses,
Tu jettes un argent qui n'est pas à toi ;
Et tu commandes,
Et tu décides et tu exiges de tes scribes,
Mais tu trembles...
Et dans ta face glabre, ton rictus fripé creuse
Le double pli qui tombe, de ton nez à tes lèvres,
Inassouvi.

1913.

IDÉAL

Idéal, idéal, où es-tu ?
Les peuples se battent, se volent ;
Les hommes dépouillent les hommes ;
Les femmes tuent pour pouvoir voter,
Et papotent dans les Congrès.
Où êtes-vous, damoiselles,
A l'amble sur vos haquenées ?

Enthousiasmes spontanés,
Les Panamas nous ont appris
Pour quelles sommes on vous fabrique ;
Et, Patrie, sous ton beau nom,
Quels trafics et quelles pratiques
Combine, cuisine, politique
Notre-Dame Publicité.

LE SECRET

Fumées, nuées, chaumières, fées,
Anges, chansons, héros, amis,
Monde immense, nos cœurs débordent !
Et notre Barthou, sur la corde,
Glisse, sautille, séduit, agite
Trois petites couleurs égoïstes,
Maurras nous offre un roi sans fiches et sans fils ;
Bergson un imprévu baptisé libre arbitre,
Et un Dieu qu'il n'ose nommer.

Weesen, août 1913.

LE SECRET

Acacias, parfumez le soir du jardin!
Filez, nuages, avec du feu plein vos carrosses!
Mésanges gourmandes gavez,
Gavez vos petits de chenilles!
Pucerons, sucez les rosiers,
Et, nous, mes amis, des pastilles !
Jouons aux billes!
Jouons aux billes!

DE LA POUSSIÈRE SUR DES FEUILLES

La mort, c'est la froide nuit, la vie c'est le jour accablant. L'ombre descend, j'ai sommeil, le jour m'a épuisé de fatigue.

Henri HEINE.

BRUITS

De la poussière sur des feuilles,
Voilà ce qu'il te faut chanter.
De la poussière, de la poussière!
Des feuilles qui tremblent sur des feuilles.

Le tramway écrase la rue.
Le merle dégoise ; la limousine
Freine lentement, prudemment.

Les bonnes causent, le cheval tape ;
Les petits chats tettent la chatte ;
Ton papier tombe ; les fourmis passent,
Un rayon glisse sur la porte
Qui se dilate et qui craque.

LE SECRET

Et, sous le chauffeur assoupi,
Le moteur flasque tourne à vide.

Mai 1911.

DANS LE JARDIN

Des jacinthes chair, des jacinthes soufre,
Des jacinthes violet-tempête ;
Des myosotis naissants,
Des tulipes écarquillées,
Un gazon neuf et des narcisses ;

L'ombre serpentante des branches sans feuilles,
Et le dactyle d'une fauvette
Qui cherche la place de son nid ;
Le trolley qui vibre et précède
La ferraille du tramway ;
La sirène du vapeur qui demande l'écluse,
Et, sur une chaise longue, une femme,
Le bras pendant, les yeux mi-clos.

Avril 1911.

MOBILITÉ

La voix du barrage gronde.
Ses nappes d'eau vert pâle se brisent
Sur les bulles blanches du remous.

Dans l'air frais qui ride le fleuve
Volent les cotons des peupliers.

Au pied des saules palpitants,
La douce-amère serpentine
Balance sa feuille trilobée
Et sa fleur violette au cœur jaune.

Dans la barque, au fil du courant,
Un couple, les yeux lointains, rêve
De bonheur immuable... éternel.

Juin 1917.

VISIONS

Poète accoudé, songe !
Travaille, creuse, feuillette des livres.
Cherche le mot le plus juste.
Jette, sur la page raturée,
Tes doutes, tes expériences...

Songe aux yeux pour qui tu écris !

Songe à ces corps sveltes, souples,
Aux nuques fraîches, aux longs cous blancs,
Aux grains pesants de leurs colliers,
Au parfum fauve de leurs fourrures,
A leur ceinture, à leurs hanches,
A leur marche, à leurs désirs.

Devant la cheminée blanche

LE SECRET

Sous l'abat-jour de macramé,
Dans les mains pâles, caressées
Par les flammes floues du foyer,
La couverture de ton livre
Fait un joli jeu de lumière...
Et le bout vernis du soulier
Eclaire le bord de la jupe.

On frappe.
La portière frôle le tapis.
Deux mots brefs, deux rires, un baiser...
Et tes cris, dix ans de ta vie,
Et cette tempête : ton cœur,
S'en vont, sur le guéridon Directoire,
Rejoindre le coupe-papier d'ivoire
Les mimosas et les fondants.

Poète, tu écris encore !
Tu n'as pas écrasé ta plume ?
Tu n'as pas déchiré ton papier ?
Poète, accoudé, tu songes ?...

LE SECRET

Une jeune fille, dans une petite chambre,
Les yeux lointains, l'âme tendue,
A ton livre sur les genoux.

Février 1918.

IL Y A

Pauvres,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes livres, mon Dieu, m'avaient parlé de vous.
Je suis parti vers vous pour vous porter ma force.
Mais j'ai vu vos dos ronds, vos genoux arqués,
Vos yeux de chien battu qui guettaient ma main.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a votre paume creuse entre nous.

Riches,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes poètes, mes peintres m'avaient parlé de vous.
Je suis parti pour vous porter mes chants.
J'ai vu vos cols glacés sur vos cous raides,

Et vos yeux qui guettaient ma main,
Ma main trop peu obéissante.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a vos yeux vides entre nous.

Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Je suis parti pour vous porter mon front.
Vous causiez avec votre corsetière.
Vous avez promené un tube sur vos lèvres,
Et vos yeux n'ont pas vu ma main,
Ma main tremblante.
Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de rouge gras entre nous.

Enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je ne suis pas parti vers vous.
Aucun de vous n'a fatigué mes bras ni mes genoux.

LE SECRET

Aucun de vous n'a détourné ma main qui écrivait
Et n'a jeté de l'encre sur ma page.
Enfants, petits enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de baisers, pas donnés, entre nous.

Novembre 1911.

PIETA

« J'ai crié, j'ai souri,
Et j'ai tendu les bras.

« J'ai chanté, j'ai rêvé,
En regardant ses yeux.

« J'ai peigné ses cheveux,
Et j'ai coupé ses ongles.

« Et j'ai lavé son corps,
Et j'ai cousu ses langes.

« Son front chaud, son front moite,
J'ai essuyé son front.

« J'ai mesuré sa fièvre,

LE SECRET

J'ai humecté ses lèvres.

J'ai suivi le cortège.

« Et j'ai veillé, je veille,
Le menton aux genoux,
Les paupières brûlantes ;

« Les yeux secs, les yeux fixes,
Pleins de la chose froide,
Des petits os gisants qui sont sortis de moi. »

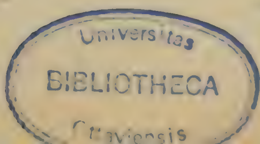
BAISERS

Vents, qui avez, tant de fois, caressé mon visage,
Quels baisers, aujourd'hui, m'apportez-vous ?
Sur quels temples, sur quels corps vous êtes-vous
caressés au passage ?
Où avez-vous cueilli ces étranges odeurs,
Ou d'amour, ou de mort ?

Quel rayon aspirant quelles eaux a formé votre souffle,
Pour sécher quelles larmes, quelles mares, quelles
routes ?
Quels pollens portez-vous vers quelles avides fleurs ?

Vents, qui m'avez si souvent caressé le visage,
Qu'emportez-vous de moi, ce soir bleu pâle et gris,
Et vers quel autre front,
Mes chagrins ou mes rêves ?

Avril 1914.



C'EST LE SOIR

Boutons d'or,
Marguerites,
Sur la colline mate,
C'est le soir.

Vous fermez vos corolles,
Boutons d'or,
Marguerites,
Sur la plaine immobile.

Boutons d'or,
Marguerites,
Mes pieds s'appesantissent.
Mes mains, qui vous aimaient,
N'aiment plus vous cueillir.

LE SECRET

Boutons d'or,
Marguerites,
Mes pensées s'alourdissent.
Des rides barrent mon front.
Mon cœur, mon cœur se ferme...
C'est le soir.

Bagatelle, mai 1914.

VOLUPTÉ

Volupté de regarder le soir
Couvrir de velours prunelle
Les batailles du cap et de la mer ;

Volupté de contempler la nuit,
Et, dans ses clignotantes lumières,
De voir rire les yeux d'un enfant ;

Volupté de penser, volupté de parler,
Parfois de ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire,
D'avoir dans son cœur plus d'un coin secret ;

Volupté des gestes, des sons et des rêves,
D'aimer quelques hommes, d'en mépriser d'autres,
D'espérer la mort du méchant ;

Et surtout, de sentir, au milieu des soucis,

LE SECRET

Une main, tous les jours un peu moins discrète,
Serrer vos poumons, alourdir vos jambes,
Durcir votre cœur,
Et, doucement, refaire de votre être une chose.

Alassio, février 1914.

PERSONNE

Ah ! je n'ai pas d'enfants.
Des gens, à trogne rouge, aux ongles sales,
Mangeront et boiront près de ma bière ouverte.

Personne ne veillera, tentant de retenir
Le timbre de ma voix et l'accent de mes gestes.

Personne ne repassera, l'une après l'autre,
Les dates de ma vie mélangées à la sienne,
Et ne dira : il avait tant d'années quand je suis né,
Il était jeune encore quand j'ai fait ce voyage.

Personne ne fera la balance
Du mal et du bien que je lui aurai faits,
Puis, effaçant toutes mes injustices et mes colères,
Ne dira simplement :
Je l'aimais, il m'aimait.

LE SECRET

Personne n'ouvrira ma porte toute grande,
Ne sentira sa main prise dans cent mains molles,
Et ne verra des faces qui souriaient se composer.

Personne ne descendra, une à une, les marches,
Ne passera au milieu d'une foule bavarde,
Ne butera dans l'herbe et, quand ses pieds
Enfonceront dans de la glaise grasse,
Ne serrera les dents,
Ne voulant pas donner le spectacle des pleurs.

Personne ne s'assoira devant ma table,
N'ouvrira mes cahiers,
Et, feuilletant mes livres,
Ne trouvera, tout à coup, une marque,
Que j'aurai faite pour lui.

Personne ne dira au jardinier :
Vous planterez ce frêne,
Vous taillerez ce buis,
Vous irez arroser une fois par semaine,

LE SECRET

Et ne viendra, de plus en plus pressé,
M'apporter des bouquets de plus en plus petits.

Et toi, ma pierre,
Ma chère pierre de calcaire gélif,
Personne ne viendra te remettre debout,
Lorsque les églantiers
Te pencheront vers les fraisiers sauvages,
Quand le lierre des bois t'étreindra dans ses tiges,
Et, quand ses griffes
Te tireront, poussière, vers ma poussière.

Nancy, novembre 1911

DES ORDRES

Mon cœur est si intelligent, mon cœur a tant d'esprit, qu'il en est tout saignant dans ma poitrine.

Henri HEINE.

DES ORDRES

J'ai tant aimé de choses :
Chemins creux et villages,
Scarabées confiants, qui trottiez sur ma main,
Rayés de vert et rouge, comme un jouet d'enfant,
Et vous ruisseaux chantants ;

Et vous, herbes si hautes,
Qu'étendu parmi vous, vous me cachiez le ciel ;

Le tilleul parfumé, avec le banc au pied,
Et la fontaine, et l'auge toujours pleine,
Et, sur le roc, au bord du lac, les chèvres ;

Et le pâtre qui corne dans la rue principale,
Et les vaches, avec leurs cloches mélancoliques
Comme les bruits brouillés qui imitent la pluie
Dans une ouverture d'opéra romantique ;

LE SECRET

Les montagnes de pierre plaquées de prés et de sapins,
Et tachetées de chalets et de granges,
Avec, au meilleur point, exposé au midi,
L'hôtel de premier ordre;

Et toi, lac aux flancs bleus,
Aux eaux si solennelles
Que, lorsque je regarde tes herbes qui s'enfoncent,
Je crois à tous les dieux !

Et toi, lune inlassable,
Et l'étoile du soir, « messagère lointaine »,
Et le vent qui s'apaise,
Et les parfums qui montent
Vers le clinquant des astres qui s'allume là-haut,
Et Chateaubriand, et Rousseau!...

Si vous saviez combien plus multiple que vous
Est celle qui, dans les villes,
Ne soulève jamais vers vous ses yeux mobiles,
Et qui ne sait ni voir, ni juger, ni penser,

LE SECRET

Mais qui agite incessamment ses lèvres peintes,

Celle qui pleure, et sourit et rit et vernit ses ongles
et met au monde,
Et qui, malgré nos vœux, nos remords, nos dégoûts,
Serrés dans les métros,
Empilés dans les salles,
Ballottés par les foules,
Avec ses jupes droites, ou bouffantes, ou collantes,
Avec son teint, la chaleur de son corps, et ses hanches,
Nous apporte des ordres venus on ne sait d'où.

Lac de Joux, août 1912.

DES CRIS

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté...

DANCOURT.

Mon cœur roule,
Mon cœur tombe.
Qui veut mon cœur,
Qui a mon cœur ?

Les dames courent,
Les dames dansent,
Les dames sur la plage s'avancent.

Les dames se tiennent par la main,
Les mains se tiennent

LE SECRET

Avec des suèdes en fil
D'un franc quatre-vingt-quinze.

Sur des souliers façon chamois
Leurs volants à trous-trous se troussent ;
Sur des bas de deux quarante-cinq.

Leurs yeux regardent le soir,
Et les îles, et la nuit, et les phares,
Sous des béguins de cinq cinquante.

Et leurs seins mous, sans lait, s'agitent,
Leurs ventres levrettés désirent,
Dans des corsets quatre jarretelles,
A quinze francs soixante et quinze.

Des images, ah ! des images,
Non pas des images,
Des cris !

Beg-Meil, septembre 1911.

DES IMAGES

Là leurs mamelles ont été pressées.
Là leur sein virginal a été touché.
EZÉCHIEL.

Encore des cris !
Pourquoi toujours des cris ?
Pourquoi médire ?
Pourquoi maudire
Les dames qui viennent chercher
De la santé et des nouvelles ?
Les dames vont, les dames viennent.
Les jardiniers dans les corbeilles,
Dépotent et plantent des pensées,
Les feuilles des chênes vont tomber
Et les clématites givrent leurs branches.

Les limousines, les berlines,

LE SECRET

Les spiders, les tapecus,
S'excitent sur le goudron bleu,
Et font frissonner les martres
Et flotter les queues de renard.
Regarde sourire ces jeunes bouches,
Et ces jeunes fronts saluer,
Ces jeunes épaules s'avancer
Drapées dans de minces hermines.
Va, suis les hauts talons dansants,
Et les pas des jambes joyeuses
Qui tendent, aux courbes des hanches,
Les loutres et les velours,

— Ma grand'mère avait une mante,
Des jupes et des sous-jupes amples,
Qui cachaient ses pieds et ses hanches.

— Va, suis leurs hauts talons dansants
Qui font scintiller, au-dessus des guêtres,
Les bordures de skunks brillantes comme des cils.
Les chevaux sont las, les cavaliers rentrent,

LE SECRET

Les dames s'ennuient, rebroussent et descendent,
Dans le soleil blanc qui nimbe leurs fronts,
Vers les tapis roulants des halls clignotants,
Et, comme un fleuve qui se perd,
S'engouffrent dans les ascenseurs.

Rayons de plumes, rayons de fleurs,
De pierres fausses et de paillettes,
Les yeux s'éclairent, les mains pressent
Les piquets et les bouquets,
Et font jouer, dans la lumière,
Les cabochons, les pendentifs,
Les marabouts, les paradis et les aigrettes.
Les dames questionnent, furettent,
Se mirent, tapotent leurs cheveux,
Et posent des formes sur leurs têtes
En arrondissant leurs bras nus
Comme des porteuses de corbeille.

— Ma grand'mère cachait ses anglaises
Sous un chapeau fermé.

LE SECRET

— Rayons de plumes, rayons de fleurs,
De soieries et de broderies,
Ivres de mots et de couleurs,
Les dames tripotent des tuniques ;
Les vendeuses, coiffées à l'antique,
Fourragent, dans les pendoirs,
Robes de jour, robes de soir,
Robes de thé, robes de théâtre,
Franges de verre, tissus de perles,
Laissés pour compte, ratés, modèles.
Les vendeuses attentionnées
Entraînent les dames dans des boxes
(Le monsieur reste dans le couloir)
Et, chargées de pièces de voile,
De dentelle, de mousseline,
De satin, de crêpe de Chine,
Vêtues de noir, le mètre aux reins,
Les essayeuses pâles vont et viennent.

— Tous les trois hivers ma grand'mère
Commandait une robe de soir,

Et ne prenait pas la plus belle.

— Voiles, mousselines, et dentelles
Va, suis, dans l'air épais,
La fièvre des jupes serrées.
Va, suis les dames qui se pressent
Entre les murs et les comptoirs,
Les étagères et les colonnes,
Dans les passages, sur les marches
Des escaliers de fer tremblants.
La foule grossit, la foule monte.
Laisse-toi porter, laisse-toi prendre
Dans ce remous d'odeur humaine,
De bête fauve et de parfums.
Et si, entre des gorges et des ventres,
Ton sang parle un peu trop fort,
Pas de scrupules, pas de remords !

— Lorsque j'embrassais mes cousines simplettes,
Ma grand'mère plaisantait,
Et quand sur le toit je grimpais

Pour envoyer à mes voisines
Des billets doux et des baisers.
Mais que ma grand'mère a pleuré
Quand je partis pour ce Paris !

— Pas de scrupules, pas de remords
Auprès des coiffeuses Marie-Antoinette,
Des bergères Régence,
Des bonheurs du jour.
Va lâche ton rut, derrière leur fièvre,
A travers les perses, les galons roumains,
Les tapis afghans, les bandes chinoises,
Les linons soyeux, les boucles d'écaille,
Les chignons Empire, les divans, les poufs ;
A travers les soldes, où des femmes se battent,
Pour des gants fanés et pour des coupons,
Va, lâche ta fièvre.
Les dames ont soif,
Leurs petits pieds piaffent,
Les dames en retard pressent les débitrices,
Poussent leurs voisins,

Passent avant leur tour,
Et jettent, aux caisses,
Leur adresse riche d'un petit ton bref.

— Ma grand'mère faisait ses emplettes
Le matin avec sa servante,
Demandait conseil, s'attardait,
Et, prenant congé, souriait
A la commise, à la marchande.

DIALOGUE

— Barrage bougon,
Barrage ronchon,
Accroupi au milieu du fleuve,
Pourquoi, sans cesse, ragones-tu ?

— J'ai froid, j'ai mal.
Mon dos énorme
Peine à lutter contre ces eaux
Qui veulent reprendre leur pente.

— Méprise-les, ces sottes eaux
Qui regrettent leur route aveugle.
Elève-les vers ces canaux,
Dirige-les vers ces turbines.
Raidis ton gros dos bienfaisant !

LE SECRET

— J'ai froid, j'ai mal ;
Je suis esclave.
J'envie tes bras, j'envie tes rames.
Ta barque qui danse dans mes cascades ;
Je m'ennuie, toujours immobile,
Parmi cette fluidité.

— Ennuie-toi, brave sentinelle,
Ennuie-toi, lamente-toi,
Et désole le paysage ;
Mais reste ferme.
Suis ton destin, je suis le mien.

— Gamin moqueur,
J'ai mal, je gèle,
Mon dos broyé, mon dos cède.
Prends garde à toi, je craque, j'éclate,
Je siffle, je tonne, je hurle, j'écume,
Je tourbillonne,
Je te noie.

Juin 1917.

LE RAPIDE

A Joseph Van Melle.

— Que dit l'eau qui se brise aux pierres du rapide ?
— J'obéis.

— Que dit la pierre ?
— Je cède ;
Puis je résiste,
Et j'oblige l'eau à chanter contre moi.

— Et le roseau ?
— Contre moi le vent se caresse
Et je chante.

— Et le saule, dont les branches flottent dans le courant ?
— Je chante les instants qui coulent entre mes doigts fluides.

LE SECRET

— Que dit l'homme étendu sur la grève brûlante ?
— J'obéis.
Et je ris, et je rêve, et je pleure, et je chante.

Moulin de Liverdun, 8 juillet 1917.

ET J'AI VOULU LA PAIX

Il exhorta les siens à lutter vaillamment et jusqu'à la mort, pour leurs lois, leur Temple, leur ville, leur patrie, leurs institutions.

MACCHABÉES.

POUSSIÈRES (1)

Poussières, poussières d'étoiles
Qui flottez dans les intermondes !
Et les forces qui se veulent et s'appellent.
Et l'ordre et le désordre qui se mêlent.

J'ai voulu la justice !

Les nuages vont, se défont, galopent, s'écoulent,
  s'écroulent,
Sur les oiseaux et les hommes qui volent,
Sur les sèves qui montent, sur les germes qui tombent,

(1) « Et j'ai voulu la paix » a été publié à Londres au début de l'année 1916 par les soins de Miss Harriet Weaver et de mes amis les poètes anglais Richard Aldington et F. S. Flint, auxquels je voudrais adresser, encore une fois, toute l'expression de ma reconnaissance.

LE SECRET

Et sur nos corps insatiables
Où nos âmes montent et retombent...

Et j'ai voulu la paix !

19 Juin 1914.

DÉCADENCE

Vieux peuple,
Je n'entends plus parler que de ton déclin.
Tant de bassesse, paraît-il, dans ton sein :
Tu faiblis !
Tes ouvriers, lassés de travailler sans cesse,
Veulent un peu de ciel, de campagne, d'air pur :
Tu déchois !
Tes enfants savent lire, et tes femmes divorcent,
Il y en a qui tuent :
Toute pudeur est morte, disent de blanches épaules,
Vêtues de crème Simon, et de perles seulement.
Moi, je te vois passer, abondant et riant,
Sur ton Pont-Neuf, tes quais, les avenues de ton travail,
Et de tes joies, grand fleuve !
Moi, je te vois riche et vivant,
Avec un peu d'écume,

LE SECRET

Des gouttes d'huile irisées à la surface de ton
courant,
Des fanes, du fumier, arrachés à tes rives,
Mais de toute ta pente allant vers ton destin,
Comme hier, toujours,
Entre les haies comiques
De messieurs un peu vieux qui sur tes bords
pleurnichent.

Avril 1914.

QUINZE JUILLET

Le bois est plein de papier gras.
Hier, le peuple fêtait la fin de tes rois,
Fils de famille en bottes jaunes.
Promène ton cheval, ta cigarette et tes dégoûts.

Les pelouses sont foulées, et les branches brisées,
Hier, sur l'herbe et dans les arbres,
Le peuple, tôt levé, regardait défiler
Tes fusils, tes canons et tes aéroplanes.

Les allées sont semées de verre cassé,
Ton chien va se couper les pattes.
Le peuple ruisselant a bu des citronnades,
Du sirop, du coco, du vin blanc aussi ;
Et puis, dans les sous-bois, moites comme des serres,
A ronflé sur le dos, au milieu des ronciers.

LE SECRET

Le peuple, en rond assis, a fait chauffer sa soupe,
A mangé son veau froid, sa salade et ses fruits,
Et, près des peupliers aux feuilles inlassables,
A joué à colin-maillard, sans veste et en jupons.

Contre un fil de fer ton demi-sang bute.
Ces gens, partout chez soi, ont tendu des guirlandes,
Allumé des lampions et des feux de Bengale ;
Puis, moitié endormis, sont repartis te faire
Des apprentis pour tes sociétés financières,
Et des petits soldats pour défendre tes terres.

Fils à papa, rappelle ton gordon,
Qui va couper sa langue sélectionnée
En pourléchant le bord de leurs boîtes de thon !

Juillet 1914.

IMAGES

Je voudrais te chanter, guerre libératrice.
Notre cause est si grande et nous enivre tous.
Tous : nos fantassins dans leurs tranchées de boue,
Nos canonniers masqués par les crêtes d'éteules,
Nos cavaliers agiles et nos lourds convoyeurs.

Je voudrais te chanter.
De Paris, de Bordeaux on te chante.
Les journaux fanfaronnent,
Injurient l'adversaire que les autres combattent,
Et, d'un cœur sec, débitent tes splendides horreurs.

Mais j'entends le canon aux portes de ma ville.
Je vois sur ses canaux, ses places et ses rues,
Tes troupeaux de blessés.
Je vois tes corbillards suivis de vétérans et de drapeaux,

Et tes paysans fuir avec leurs fourragères
Pleines de matelas, de femmes et d'enfants.

Et je m'asseois. J'attends.
Oh! silence! Silence!...
Jusqu'au jour où ces corps défaits, ces visages hagards,
Ces cris, ces pleurs, ces linges, ces pus, ces puanteurs,
Une plus impérieuse image : la Victoire,
Les aura délogés de nos yeux, de nos cœurs.

Nancy, septembre 1914.

OUVRAGES DE DAMES

Fils tirés, macramés, mignardises,
Etains et cuirs repoussés, bois pyrogravés,
Aquarelles, gouaches, faïences décorées,
Œuvres des doigts désœuvrés de nos petites fées.

Marée montante et sans jusant,
Inondation indétournable
Escaladant nos guéridons,
S'inscrivant le long de nos murs...
Nous avions peur de nos anniversaires,
Avec leur flux débordant,
Et les merci qu'il fallait dire.

Nous pensions : petites sottes, bourgeoises, pécores,
Quel rustaud, quel ours mal léché,
Par son persiflage osera faire taire

LE SECRET

Le bavardage de vos mains pâles
Qui ne savent que copier ?

L'antique devoir de la femme :
Habiller l'homme, soigner l'homme,
Quel pédagogue, quel mystagogue,
Aura le courage de vous l'imposer ?

Mais des menaces retentirent...
Puis des pas lourds....
La fusillade, le canon...
Et, sur des semelles de feutre,
Vous glissez entre des lits blancs,
A des corps sans bras vous donnez à boire,
Vous lavez des plaies, vous roulez des bandes,
Et, le soir, auprès de vos mères sans fils,
Vous tricotez, presque en silence.

Nancy, novembre 1914.

CURIOSITÉ

Mon esprit erre à travers le monde,
Mes yeux errent sur les cartes,
Cherchant un pays, un village
Où l'on ne haïsse pas,
Ne massacre pas.

Je suis la ligne sanglante
Que, de Nieuport à Belfort,
Des Carpathes à la Baltique,
De Constantinople au Caucase,
Un Dieu, père des hommes, s'amuse à dessiner.

Mon esprit erre parmi les chaumes,
Les labours, autour des tranchées,
Epiant tous les bruits, les nouvelles,
Toutes les histoires mystérieuses qui en viennent.

LE SECRET

Mon esprit va, mon esprit erre,
Des avant-postes aux hôpitaux,
A travers les récits de guerre...
Plaisir puissant, plaisir nouveau,
Choquant plaisir.

Où est-il ce cœur pitoyable,
Ce cœur humain qui s'indignait
Contre les mangeurs de viande,
Contre les tueurs d'oiseaux.

Les jours après les jours l'ont-ils desséché
Comme ces paysannes qui, sur le pas des portes,
Disent à leurs voisines, de leurs voix égales :
« Son fils a reçu une balle dans la tête »
Ou bien : « Nous en avons tué cinq cents
Et n'en avons perdu que cent. »

Comme ces hommes guêtrés, le carnet aux doigts,
Qui suivent, en bolides, les états-majors,
Voient les morts s'amasser au bout de leurs jumelles,

Puis, dans les feuilles bien payantes, s'en vont bavarder
Du fait divers à l'épopée.

Ou s'est-il durci comme ces mères, ces veuves,
Qui, le soir, s'assemblent près des cheminées,
Mettent la table, mangent, rient, font la causette,
Voulant vivre pour voir la défaite
De ceux qui leur ont tout pris.

Nancy, décembre 1914.

PAYSAGES

Un spectacle ! Rien qu'un spectacle !
GŒTHE.

Collines, forêts, rivières,
Buvant vos eaux, cueillant vos fleurs,
Avec mes gros souliers de voyageur
Je marchais dans vos paysages.

Vos jardins, vos jasmins, vos raisins et vos soirs
Apaisaient ma fatigue,
Et je chantais vos horizons et vos nuages
Et les lents mouvements et l'absence de bruits
Que l'homme bousculé des villes tapageuses
Vient mendier de vous.

Je vous aimais, je vous chantais, villages
Plantés sur vos collines avec vos fumées,

LE SECRET

Les pas mous de vos bœufs, les chaînes de vos chars,
Comme on aime les yeux d'un visage,
Des bandeaux sur un front,
Un sourire, une voix.

Je vous aimais, comme on aime une belle passante,
Dont le corps lumineux ouvre dans l'air un sillage de
désir,
Mais si passante, et si distante et si lointaine,
Que l'on n'ose penser : elle est mienne, elle est à moi.

A moi, à moi ! Vous êtes miens, ma chose,
Non quelque chose de commun à plusieurs, à tous.
Mon bien, « le mien », mon propre, ma chose,
Je le sais maintenant, je le sais, je le sais,
Depuis que des hommes armés, pleins de bave, de
haine,
Ont foulé vos moissons, piétiné vos labours,
Ont écrasé de ruines fumantes vos grand'routes.

Nancy, avril 1915.

PETITES GENS

On tue, on assassine !
Ce n'est pas ton affaire, crois-tu.
Pense à ta petite besogne,
Et fais-y ton gain si tu peux.

Cache-nez, chandails, chaussures,
Piles de poche, bougeoirs de tranchées,
Chaussettes, plastrons, couvertures,
Savon en tubes, alcool solide,
Voilà ton petit domaine ;
Fais-y ton gain si tu peux.

Calcule, calcule juste.
Un gramme, un centimètre, un centime
De plus ou de moins change tout.

LE SECRET

Tes fils tuent, on les assassine.
Fais-y ton gain si tu peux.

Nancy, mars 1915.

DIGNITÉ DE L'HOMME

A Georges Van Melle.

L'oiseau chante :
Te voilà donc encore étendu sous ces arbres ?
Ces collines boisées, ces étangs, ces ruisseaux,
Ce soleil renaissant parmi ces feuilles renaissantes
Cela t'enchante donc toujours ?
Et ces hêtres dressés sur leurs racines orgueilleuses,
Incrustées dans le sol de fer ?
Et ces moustiques d'or
Qui, dans les tièdes faisceaux de lumière, quadrillent ?
Tu aimes donc toujours le cri en flèche des
hirondelles ?
Dans le ciel myosotis
N'entends-tu pas les aéroplanes qui bourdonnent,
Et, par-dessus ces bois, le souffle du canon ?

— Dois-je fermer mes yeux,

LE SECRET

Dois-je fermer mon âme ?
Dois-je oublier les jours où mes yeux s'entr'ouvraient ?
Dois-je oublier les choses où mon cœur s'apaisa ?
Faut-il tout oublier : crayons, plume, palette ?
Tes grâces et ton chant, dois-je les oublier ?

— Il faut tout oublier.
Mon chant sanglote-t-il ?
Mes ailes sont-elles noires ?
Les vents sont-ils plus rudes,
Et ces bois plus tragiques que les autres années ?
Pour ces peuples qui meurent
Le ciel se voile-t-il,
La terre tremble-t-elle,
Comme au jour où sont morts César et Christ ?

— Oublier tout ? Ces vallées, ces nuées caressantes,
Nourrices des rosées et mères des nuances,
Les eaux de ces étangs profondes comme des yeux,
Secrètes comme des âmes ;
La voix de ces ruisseaux,

LE SECRET

Ta voix, ta chère voix,
Parce qu'elles ne savent plus nous guider ou nous
plaindre ?

— Que t'importe ma voix !
Ma voix claironne-t-elle,
Mon bec poignarde-t-il,
Mes griffes déchirent-elles
Quand le voleur de nids m'arrache ma couvée ?
Je ne sais que m'enfuir, voleter et subir,
Subir comme ces nuages
Qu'un peu d'air chaud dissout,
Qu'un peu de vent disperse,
Et ces eaux qui acceptent
La gaine d'un étang, les ordres d'un barrage.

Il faut tout oublier hormis toi-même, Homme,
Qui, lorsque ton voisin convoite ta compagne,
Menace tes petits, ta maison, ton enclos,
Veut détruire ta langue, ta langue : ta pensée,
Boucles ton ceinturon et charges ton fusil.

Nancy, mai-juillet 1915.

PENDANT LA BATAILLE

Les vignes de vos nerfs bourdonnent
d'alcools noirs,
Enfants! ensanglantez la terre, ce pressoir
Sans planteur de justice!

Jules LAFORGUE.

PENDANT LA BATAILLE

La petite ville endormie
A la croisée des deux grand'routes,
S'emplit de fracas et de tremblements.
Les camions stridents roulent, pleins d'hommes,
Vers la ligne d'où l'on ne revient pas.

Tu es là, la gorge serrée,
Debout au bord du trottoir,
Une barre douloureuse à travers ta poitrine.
Tu es là, refoulant les sanglots
Qui montent de ton ventre à ta gorge...
Les camions passent, pleins d'hommes,
Et tu les laisses partir !

Tu ne leur cries pas : trop dociles victimes
Des bavards et des vieillards,

LE SECRET

Jusqu'à quand croirez-vous leurs phrases ?
Ce n'est pas pour la liberté du monde
Qu'on vous emporte là-bas,
C'est pour du charbon, de la viande,
C'est pour du pain, c'est pour des terres.

— C'est pour du pain, c'est pour des terres ?
Par quoi ces hommes vivaient-ils ?
Une bêche, un manche de charrue
N'ont-ils pas fait le cal de leurs mains ?
Et le soir, quand leur terre était bien retournée,
Ne sont-ils pas rentrés plus gais à la maison ?
Lequel d'entre eux ne s'est pas attardé une fois devant
    sa glace,
A lisser ses cheveux, à soigner sa cravate
Pour que sa voisine, à la messe le regarde,
Lui, et non pas un autre ?
N'a-t-il pas été fier d'avoir été choisi ?
N'a-t-il pas acheté un beau châle à sa femme,
Un sautoir, une montre en or, du linge et des armoires
Pour qu'un jour on dise de ses fils, de ses filles :

LE SECRET

« Ils sont bien de chez eux »
Et n'a-t-il pas rêvé que la terre du voisin
Serait un jour sa terre ?

Vers le front les camions montent...

Liancourt, fin mars 1918.

IMPÉRIALISMES

Auprès du fleuve,
Qu'un barrage relève
Et qu'éventre une écluse,
Les grands peupliers noirs bruissent dans le vent :

O ciel, donne-nous la chaleur de tes rayons ;
Que nous soyons toujours plus beaux, plus hauts, plus nobles,
Plus dignes de nous-mêmes.

Le remorqueur, traînant sa rame de péniches,
Demande par sa sirène grave :

O ciel, donne-moi des poumons toujours plus ardents et plus forts
Pour que j'apporte toujours plus de richesses
Aux hommes que je préfère.

LE SECRET

Le klaxon :
Donne-moi un appel toujours plus strident et plus dur ;
A ma voiture, toujours plus de vitesse.

Le pêcheur dans sa barque :
Donne-moi des yeux toujours plus lointains ;
Donne à mon bras plus de patience et de maîtrise.

Le canon qui s'essaye sur les pentes du mont :
Donne-moi une trajectoire plus tendue,
Une hausse plus fine, des éclats plus brisants,
Pour que je protège tous ces êtres, ces choses,
Et leur garde les formes et les lignes qu'ils aiment
Et que d'autres voudraient reformer à leur gré.

Les peupliers :
Toi nous sauver, avec ton vacarme et tes crimes,
Toi, toi, fils aboyant de ces usines nauséabondes
Qui injurient le ciel de leurs cris déchirants
Et salissent ses nuages adorables de leur suie !

LE SECRET

Lui, nous sauver gémirent les choses... les êtres !

Seuls vous sauver *tels que vous voulez être*,
Ricana, dans le soir, la horde des nuages
Etalant au-dessus des frontières, ses traînes dédaigneuses
Et buvant les vapeurs indolentes qui montent
De la face du fleuve, du corps sanglant des hommes.

Suresnes, juillet 1917.

BUREAUCRATIE

Puis l'Eternel étendit sa main et toucha ma bouche ; et l'Eternel me dit : Voici, je mets mes paroles dans ta bouche.

JÉRÉMIE.

Jeune homme,
Assis dans un fauteuil,
J'entre chez toi.
Il faut que je te parle.

Tu es calé dans ton fauteuil,
Derrière la bosse de ton bureau américain.
Il y en a des secrets là-dedans,
Dans les casiers, dans les tiroirs,
Les références et les fiches !
Mais qu'y-a t-il dans ton âme ?

LE SECRET

Je te parle.
Comme tu es bien élevé !
Ta tête dodeline poliment.
Tu passes ta main sur ton front.
Est-ce que mes mots font éclater ton crâne ?

Il faut, il faut que je te parle.
Tu es là pour gagner ton argent ;
Moi, j'ai quelque chose à dire
A ta figure rasée,
A ta poitrine étriquée,
A tes épaules tombantes.

Il faut, entends-tu, il faut,
Il faut écouter cette voix.
Tu es là pour faire ta carrière ;
Moi j'aime des choses,
Moi j'ai une cause
Qui te parlent à travers moi.

Ton pied cherche, sous la carpette,

LE SECRET

Le bouton de sonnette secret.
Béni l'huissier qui chasserait
Le déluge de mes paroles.
Mais rien ne vient ;
Je te tiens bien, bon jeune homme.
Et ta nuque, dodelinant,
Fait oui... oui ;
Ta bouche me dit : certainement ;
Et tes yeux charmants s'endorment.

Neuilly, septembre 1917.

RONDE

Le dimanche elle ressuscite.
Chanson populaire.

Elle faisait des économies,
Elle faisait des économies,
Tout en riant, et ribanban, la vieille,
Tout en riant.

Elle les mettait dans son armoire,
Elles les mettait dans son armoire,
En se cachant, et ribanban, la vieille,
En se cachant.

Elle achetait aussi de la terre,
Elle achetait aussi de la terre,
En marchandant, et ribanban, la vieille,
En marchandant.

LE SECRET

Quand il lui restait quelque chose,
Quand il lui restait quelque chose,
En saluant, et ribanban, la vieille,
En saluant,

Elle le prêtait à des Peuples,
Des Sultans, des Schahs, des Empereurs,
En ignorant, et ribanban, la vieille,
En ignorant,

Quelles entreprises, quelles besognes,
Payaient ses mains économes,
Tout en dormant, et ribanban, la vieille,
Tout en dormant.

Jusqu'au jour où des voix lui dirent,
Jusqu'au jour où des voix lui dirent,
Tout en grognant, et ribanban, la vieille,
Tout en grognant :

Il nous faut aussi tes armoires,

LE SECRET

Ton linge, ton bétail, tes terres,
Tout en tremblant et ribanban, la vieille,
Tout en tremblant.

Mes enfants, mes fils, cria-t-elle,
Mes enfants, mes fils, rugit-elle,
Et ranplanplan, et ranplanplan, la vieille,
Et ran-plan-plan !

Ils se réveillent, ils s'équipent,
Ils se réveillent, ils s'équipent,
Tout en chantant, et ribanban, la vieille,
Tout en chantant.

Ses yeux brillent, son dos se redresse,
Elle dépense, elle ressuscite,
Tout en saignant, et ribanban, la vieille,
Tout en saignant.

Liancourt, mai 1918.

BLAMONT

Quand j'allais en vacances
A Blâmont-en-Lorraine,
Le coq me réveillait,
Le coq dans le soleil,
Les poules dans les corbeilles
Du jardin de ma grand'mère
Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

Quand le troupeau rentrait,
Agneaux suivant leurs mères,
Je pensais à la laine
Où mes deux mains plongeaient,
Aux matelas douillets
Du pays de ma grand'mère
Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

LE SECRET

Quand j'allais à l'étable
Où le veau roux tétait,
Je pensais aux prairies
Où bientôt il brouterait,
Aux seaux blancs et au lait
Du pays de ma grand'mère
Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

Lorsque j'allais en plaine
Voir les bœufs labourer,
Les bœufs fauves, les bœufs beiges,
Qui me semblaient éternels,
Je pensais aux brioches
Du pays de ma grand'mère
Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

La maison est à bas,
Le pays est par terre,
Les laboureurs tués ;
J'essaye de chanter
Chanter comme naguère ;

LE SECRET

Mais je ne peux penser
Qu'au couteau, qu'au boucher.

Je ne peux plus penser
Qu'aux couteaux du boucher,
A son tablier rouge,
Aux moutons égorgés,
Aux croque-morts, au cimetière
Du pays de ma grand'mère
Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

20 août 1918

PAYSAGE LIMOUSIN

Paix des pâtis semés d'animaux.
Arthur Rimbaud.

Allons, saute, mon chien !
Jappe, mon chien !
Secoue ta tête et tes oreilles !
Ta croupe en l'air,
Tes reins creusés,
Ta tête à terre,
Danse, saute, jappe,
Tes pattes de devant
Mêlées à ton museau, à tes oreilles.

Oui, je suis prêt !
Je lace mes bottes.
Ma canne est là,
Et mon chapeau.

LE SECRET

J'avale mon dernier morceau.
Je tiens le bouton de la porte.
On sort... On part !
Encore une route de plus
Que nous allons marcher.

Une vieille, râpeuse, montueuse route
Taillée à même le granit rouille,
Bordée de mûriers sauvages aux mille baies juteuses,
Que des enfants, les lèvres noires, cueillent et mangent
Et portent, en courant vers leurs mères assises
A l'ombre des chênes têtards.

Une brave servante de route
Qui depuis des ans et des ans
Dessert, fidèle et lente,
Les villages pleins de poules et de machines à coudre
Et transporte, vers le marché,
Leur foin et leurs pommes de terre,
Dans des chars étroits peints en bleu,
Conduits par de maigres bouviers peu causants.

LE SECRET

Une serviable, patiente route,
Qui va, vient, se détourne, s'étire
Entre les héritages vallonnés,
Où des femmes battent leur lessive
Dans des lavoirs de pierre grise,
Et des animaux, aux yeux tendres,
Ruminent... éternellement.

Mon chien, ici !
Au pied !
Silence !
Ne cours pas après ces moutons !
Ne jappe pas après cette vache !
Mon fouet est pendu à mon sac ;
Viens ici, ou je le détache ;
Et sa lanière et sa mèche
T'apprendront à laisser, sous ce ciel intense,
Ces bêtes en paix,
En attendant qu'elles deviennent
Du cuir, du suif, de la viande.

Septembre 1918.

PRINTEMPS

A J.-M. Junoy.

Cueillons des orchidées
Dans les vergers, dans les coupes,
Cueillons des orchidées
Comme au temps béni de la paix.

Cueillons des orchidées
Dans les coupes,
Parmi les arbres
Assassinés par nos cognées,
Comme au temps béni de la paix.

Cueillons des orchidées
Dans les prés,
Parmi les herbes
Foulées, écrasées par nos pieds,
Comme au temps béni de la paix.

LE SECRET

Cueillons des orchidées
Dans les haies, au bord des routes
Où le chien mord le jarret
Des brebis, des agnelets,
Comme au temps béni de la paix.

Cueillons des orchidées
Aux fleurs acides, pareilles
A des bonnets de vieille
A des langues de mascaron.

Les orchidées aux épis pourpres,
Aux tiges rigides, dressées
Dans les coupes, dans les vergers,
Comme des croix sur nos charniers.

Liancourt, mai 1918.

RETOUR

A Maurice Martin du Gard.

Et cela s'incline avec une dévotion hypocrite, ou cela se gonfle avec outrecuidance.

Henri HEINE.

« Bonjour, Monsieur,
Comment va Madame votre grand'mère ?
Et l'Usine ? Arrivez-vous à trouver des matières premières ?
Avez-vous obtenu des ouvriers militaires ?
En êtes-vous content ?
Ils filent doux, hein, maintenant !
Plus d'inspection du travail, plus de questions de salaires, plus de grèves !
Et s'ils rouspètent, on les fait renvoyer au front !
Avez-vous des nouvelles de Monsieur votre beau-frère?
Ne trouve-t-il pas le temps trop long, si loin des siens ?

Est-il en bonne santé, et pas trop exposé ? »

Ainsi me parlent ces gens !
Ces bonnes gens, qui, lorsque j'avais les tempes mieux
    garnies,
Les yeux plus clairs, le cœur moins essoufflé,
Défendaient à leur fils de me parler.

Moi, j'en souffrais. On est bête à cet âge.
Sous la lumière colchique des bougies Jablochkov,
Eux trouvaient des danseuses au bal des Femmes de
    France,
Des filles de juge, d'officier, d'avocat, d'avoué...
Pour dégourdir mes jambes il fallait me rabattre
Sur Clotilde, la fille blonde du professeur de gymnas-
    tique,
Une excentrique qui mettait des gratte-culs dans ses
    cheveux,
Et le souper, j'allais le prendre à la brasserie du Centre,
Avec le gros van Pohr, le fils du ferblantier.

D'avoir bu trop souvent trop de bocks

LE SECRET

Van Pohr est mort...
Clotilde est grand'mère.
La place du Beffroi, malgré les obus, est toujours la même,
« Bonjour, Monsieur, me disent-ils devant le café-glacier,
Avec ses quatre-vingt-neuf ans, Madame votre grand'-mère est, ma foi, bien allante ;
Toujours bonne, toujours aimable comme son frère.
Et vos neveux, les voilà maintenant capitaines !
Toujours dans le Nord ? Toujours vaillants. Et pas trop exposés ?
Cher Monsieur, quand venez-vous, chez nous, prendre le thé ? »

Innocents ! Ils croient que j'oublie,
Parce que, vers ce pays béat, une guerre me ramène
Comme un gibier chassé revient à son lancé ;
Parce qu'au milieu d'eux j'ai appris à dire :
Mon cher Président, mon cher Directeur ;
Qu'aux blagues des Représentants je sais m'esclaffer

Et fais queue, dans les antichambres,
Des Acheteurs des grands magasins ;

Que je sais serrer un prix de revient,
Glisser dans un marché des clauses ambiguës,
Dicter un courrier, lire un inventaire,
Et même, jeter sur le pavé un pauvre hère ;

Parce que, maintenant, je sais que de l'or,
De l'or, il y en a plein le monde,
Et que ça appartient aux gens raisonnables
Qui couchent tous les soirs avec leurs épouses,
Et, de temps en temps, avec la bonne aussi ;

Parce que je suis gras d'être assis,
Que mes gestes sont lourds sur mes mollets maigres,
Que j'ai le front ridé de petits soucis,
Le teint jaune, les pommettes bouffies, les lèvres pâles,
Et des pochons sous les yeux,
Ils croient que j'oublie.

« Bonjour Monsieur, me disent-ils,

LE SECRET

Rue des Beaux-Arts devant la Caserne des Pompiers,
Mon frère le Général est à peu près remis de sa blessure.
Il doit venir passer un ou deux jours ici.
Vous nous ferez, j'espère, le plaisir de dîner chez nous avec lui. »

Imbéciles !
Parce que mes yeux sourient,
Ma nuque approuve,
Et ma bouche ne leur jette pas de crachats,
Ils croient que je suis de leur monde,
De leur bande...
Ils croient que j'oublie
Et Clotilde,
Et le gros van Pohr, le fils du ferblantier.

Somewhere, février 1915.

A LA NATION JUIVE

A national home for the jewish people.
BALFOUR.

Israël,
Un peuple a parlé, au delà des mers.
Il t'a dit : Israël,
Tu es encore digne de vivre.
Le pays de tes pères te sera rendu.

Dans tous les pays de la terre,
Tu applaudis.
Mais tu hésites avant de te mettre en route.
Il te faut briser tant de doux liens !
Et inquiet, tu penses :
Est-ce la fin de l'exil, ou son commencement ?

Israël,

LE SECRET

Tu as connu la misère,
Tu as connu la douleur.
Mais tu fus grand dans ta bassesse
Parce que tu préféras les coups à l'oubli,
L'ignominie à la renonciation ;

Que ce n'est pas seulement pendant quarante-cinq
    misérables petites années,
Mais pendant dix-huit siècles,
Que tu fis claquer le drapeau de ton souvenir ;
Parce que malgré les geôles, les bûchers, les tortures,
Et pis encore, le mépris,
Tu es resté fidèle au sol dont tu fus arraché,
Et à sa rude loi.

Allons, Israël, Israël,
Ressaisis-toi, Israël ;
Et malgré les richesses des uns,
La pauvreté des autres,
Montre aux peuples qui t'éprouvent
Que tu es encore Israël :

LE SECRET

Le Peuple fier, le Peuple juste,
Qui a toujours laissé tomber,
Qui a arraché de lui-même
Ceux de ses membres gangrenés
Par les trop grosses réussites.

N'as-tu pas assez de bras courageux
Pour changer les plus stériles sables
En fertiles jardins ?
N'as-tu pas assez de cerveaux
Pour conduire tes nouveaux exodes,
Pour te rapprendre ta vieille langue,
Pour repétrir tes idéals,
Pour refaire de toi un Peuple ?

Un Peuple saint, un Peuple pur,
Aux flancs féconds,
Aux pensées chastes, au droit austère,
Mais qui a tant appris sur les routes du monde
Qu'il n'aura plus peur de son vieux péché,
Et qu'il laissera ses yeux indulgents

Jouir des mouvements, des lignes, des formes
Que jadis il nommait une abomination ;

Un Peuple où il y aura des pères et des mères,
Mais aussi des garçons amoureux
Et des jeunes filles dansantes,
Des fronts tenaces, des mains vaillantes,
Mais des mains adroites aussi,
Qui, d'un peu de bois, de couleur, de toile,
Sauront faire naître des choses, des êtres,
Et glorifieront, dans le marbre,
Ta beauté renaissante, Israël.

Juin 1918.

MOI ! MOI !

Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes...

LUC.

Nous aimions.
Nous admirions vos usines, vos ports,
Vos cargos, votre audace,
Et vos papiers hygiéniques !

Lorsque nous souffrions de vous coudoyer dans les hôtels,
Avec vos chapeaux verts, vos loden, vos jumelles,
Vos gros rires et votre grosse politesse,

LE SECRET

Nous pensions :
Ils sont jeunes ;
Il y a cinquante ans à peine qu'ils comptent en Europe
Faisons semblant de ne pas voir, pendant un siècle ou deux.

Ils ont des sables, avec des pommes de terre et de la bière,
Nous, des collines de pierre à fusil et des vignes,
Leurs femmes ont des tas d'enfants et de grosses poitrines,
Les nôtres, le ventre levretté et de fines chevilles ;
Mais, sois béni, Seigneur,
Qui a donné au monde la diversité !

Chacun sa tâche !
Ils font, pour nous, des fiches, des objectifs photographiques,

De la musique, et des couleurs d'alizarine ;
Nous, nous faisons du blé, des fruits, des fleurs,
De la peinture probe et des romans sobres, pour eux.

Qu'ils creusent des tunnels, qu'ils écrasent leurs villes
De bourses, de marchés, de gares modern style,
De théâtres perpendiculaires à métopes plaquées
Sur du ciment armé,
Et nous rêvons sous les voûtes romanes du cloître
Saint-Trophime.

Qu ils entreprennent, qu'ils fondent, qu'ils parcourent
le monde,
Qu'ils le ceignent de rails, de lignes maritimes,
Qu'ils s'empiffrent, qu'ils trinquent, tirent leurs
bordées dans les escales,
Et nous, prenons notre soupe aux légumes et notre
bol de crème,

LE SECRET

Assis devant la porte de notre petite ferme,
Avec notre ménagère et nos deux fils.

Le grain germe,
L'herbe lève,
La moissonneuse fauche,
Le lierre cache les toits et la mousse les arbres,
L'estomac s'alourdit et les reins se détendent...
Ils apprendront comme nous la vanité de toutes les possessions.

Nous aussi, nous avons joué le jeu de la grande politique,
Nos rois ont taillé plus d'une croupière à leurs margraves,
Acheté leurs électeurs, entretenu les querelles de leur principicules,
Et naguère, nous suivîmes un nommé Bonaparte

Qui nous fit patauger, un peu trop en long et en large,
Sur les terres d'autrui,
Et puis, dut nous ramener assez penauds vers nos frontières.

Nous aussi, nous avons installé des comptoirs sur les côtes,
Lancé des routes à travers les sables du désert,
Protégé des tribus, déposé des sultans,
Enfumé des rebelles ;
Pour des zones d'influence prêté notre finance,
Expédié des canons aux petites puissances,
Avec des missions militaires, pour leur apprendre à s'en servir.

Mais le monde vieillit,
Le monde devient sage,
Il se fait doux, si doux, qu'il en écœure,
Et chacun se serrera pour leur faire une place,

S'ils daignent nous parler sans relever leur moustache,
Et sans dire, en portant la main à leurs gros sabres :
Prends mes produits ou meurs, ou donne moi tes colonies !

Nous rêvions, nous aimions.
Nous vous laissions fonder, chez nous, vos hôtels, vos agences,
Vos journaux, vos fabriques, vos maisons, vos quartiers,
Nous vous donnions des billets de faveur et des exemplaires de luxe de nos livres,
Nous vous aurions donné même notre chemise,
Si nous avions pu empêcher nos côtes et nos gorges de rire
Lorsque, sous les plis chauves, de vos nuques pâteuses,
Vos bouches opposaient, à notre bâtardise,
Le sang pur et la blonde dolichocéphalie de vos grands-pères.

LE SECRET

Alors vous vous êtes jetés sur nous !

Nous aimions.
Nous pardonnions encore.
On les pousse, on les force, pensions-nous.
Ils sont lents, ils mettront plus de temps que nous à
s'en apercevoir,
Et puis, qu'est-ce que quelques murailles croulantes,
Quelques pauvres hameaux à demi désertés,
Et quelques misérables existences d'esclaves
Qui se font massacrer pour un lopin de terre,
Et n'ont pas su mourir pour séparer des frères égarés.

Mais vos hordes marchaient, toujours obéissantes,
Ecrasant, en chantant, nos églises, nos livres,

Incendiant nos musées,
Nous imposant des lois que, venant de nos chefs,
Nous aurions accueillies à coups de pierre ou de fusil.

C'en est trop ! Au secours !
Qu'on nous aide, qu'on nous sauve !
Qu'il soit béni le front qui voudra nous guider !
Et quoi qu'il nous commande,
Et d'où viennent ses hommes,
La honte en soit sur vous !

Alors, précédés de trombones, de grosses caisses,
Et de chanteurs de café-concert,
Vinrent vers nous, les mains tendues, mais les yeux
pleins d'ironie,
Et de triomphe,
Des messieurs un peu mûrs, suivis d'un long cortège,
D'écrivains déchirant les poésies de Gœthe,

LE SECRET

De musiciens brisant le buste de Wagner,
De gosses portant sur des litières des effigies de rois,
Sur des coussins, des sceaux, des titres et des chartes,
De militaires couverts de galons et de croix !
De croquants célébrant l'exclusive beauté de leur colline,
De marchands demandant des tarifs protecteurs et des primes,
De commis-voyageurs vantant leur marque unique,
Et, le buste en avant, comme, dans le salon d'une maison publique,
Une fille qui se penche hors du cercle des autres,
Les deux mains sous les seins, en criant : Moi !... Moi !

Nancy, janvier 1916-mai 1917.

ET DEMAIN...

Les marchands, parmi les peuples, sifflent sur toi.

EZÉCHIEL.

Ainsi, tu vas l'avoir, ton rêve,
Ta Société des Nations !
Le loup et l'agneau brouteront ensemble.
Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille,
Et un petit enfant les conduira.
De nos épées nous forgerons des socs,
Du fer de nos lances des serpes ;
Et l'on n'apprendra plus la guerre (1).

Et voilà !
Il a fallu dix millions d'hommes,

(1) On reconnaîtra dans cette strophe une traduction libre d'ESAIE, LXV, 25, et II, 4.

LE SECRET

Dix millions d'hommes couchés à terre,
Sanglants, percés, ouverts ;
Râlant, sans une goutte d'eau pour leur fièvre,
Sans un baiser pour leurs lèvres.
Il a fallu dix millions d'hommes
Pour ce vieux rêve d'enfant,
Cette chose si simple.

Produire et vendre,
Acheter, et garder,
Et donner, et rêver,
Et écrire, et sculpter, et peindre
Et laisser son voisin tranquille,
C'était donc, hélas ! si difficile !
Mais chaque fois qu'un peuple, après fortune faite,
S'installait, et disait aux autres :
« Maintenant, tout est bien ;
Soyez doux, soyez justes,
Respectez notre bien, »
Un autre sentait ses muscles se durcir,
Sa main devenir plus agile,

Sa plume plus adroite,
Son fer plus incisif,
Et, à son tour, voyait le vieux souffle endormi
Monter de terre,
Tourbillonner son sable et sa chaleur,
Et le prendre et lui dire :
« Commande !
Tu es le plus grand, le meilleur.
Tu es le Soleil du monde.
Les autres doivent se chauffer à ton feu.
Et s'ils refusent
Tu les brûles. »

Dix millions d'hommes ont suffi !
Dix millions d'hommes, dix millions d'hommes !

Tu vas l'avoir ta Société des Nations !
Chacun va livrer ses armes.
Chacun va livrer ses bateaux.
Plus de heurts, plus de chocs, plus de haines !
Plus de querelles, même entre frères !

LE SECRET

Nous allons ouvrir un grand livre
Nous allons peser toutes choses
Dans une surprécise balance :
Pour le juste, la récompense.
Pour le méchant, la peine juste.
Et le fils ne payera plus pour la faute du père.

Dix millions d'hommes, dix millions d'hommes!
Que c'est peu, mon Dieu! que c'est peu!
Pour cette chose si précieuse.

Ah! fonde-la bien ta Société des Nations!
Défends-la contre toutes les têtes!
Défends-la contre tous les poings!
Réfléchis, médite, délibère.
Pèse tes lettres, tes signes, tes lignes ;
Serre tes mots, écrase tes mots.
Crée des débats, des procédures,
Des contrepoids, des garanties,
Des défenses, des interdits,
Des tribunaux, des Grands Conseils,

Ta Cour Suprême ;
Et réglemente, ligote ;
Et ne va pas oublier surtout
La formule exécutoire.

N'oublie rien, n'oublie personne.
Le féodal, le militaire
Qui t'humiliaient, te saignaient,
Tu les as, dociles, sous ta botte,
Avec leurs croix et leurs galons ;
Mais sois prudent, prends bien garde,
Le moindre oubli peut gâter tout.
Fais tout comparaître à ta barre.
Envoie par toute la terre
Des enquêteurs, des inspecteurs, des contrôleurs,
Des procureurs et des huissiers,
Qui explorent, devinent, recherchent,
Qui fouillent dans toutes les soupentes,
Dans les greniers, les galetas,
Sous tous les fronts, dans tous les cœurs.

Tu sais bien qu'une fois... une fois...

LE SECRET

Une marraine froissée
Prédit que la fille du roi,
Si elle touchait un fuseau,
Se percerait la main et mourrait.

Tu sais bien qu'aussitôt le roi
Publia, dans tout son royaume,
Qu'il interdisait, par édit,
A toutes les femmes de filer
Et même de garder, chez soi,
Un fuseau,
Sous peine de la vie.

Les sergents et les hommes d'armes
Firent la quête des fuseaux ;
Les amassèrent, les entassèrent,
En montèrent un grand bûcher.

Mais les sergents, dans leurs rondes,
Oublièrent une petite tour
Où, dans une petite chambre,
Une vieille, qui ne savait lire

Et qui ne sortait jamais,
Continuait à filer.

Un beau jour, la jeune princesse,
En jouant, grimpa dans la tour...

Regarde, derrière son comptoir,
Le prudent, l'aimable marchand.
Il écrit. Il ouvre des lettres ;
Il classe ; il étale ; il offre ;
Il sollicite ;
Il sourit :

« Ta victoire, c'est ma victoire.
Je sers, j'unis les nations.
Ce que tu fais bien, je l'achète :
Tes roses, tes rubans, tes robes ;
Et je te rapporte, en échange,
Ce que les autres font bien :
Du coton, du lin, de la laine,
De l'encens et de l'indigo,

De la pourpre et de la réglisse,
De la cannelle, de la muscade,
Des dattes, des clous de girofle,
Des grenades, des pamplemousses,
Des poires au sirop, des ox-tongues,
Les lards blancs et les huiles d'or... »

Ah ! digère, mon ami, digère !
Il est docile, ton serviteur.
Il te suit, il te couve, il t'aime ;
Il surveille tous tes désirs ;
Et, si tu le peux, pour lui plaire,
Enfle, exagère, accélère,
Le circulus digestif.
Il est là, si humble, qui guette.
Dès que ton corps se délivre
Il se dresse pour te l'emplir.
Et si tu as besoin, pour ton rire,
De la mousse des vins légers,
Du café pour ta somnolence,
Pour ta fatigue des alcools,

LE SECRET

De la cocaïne pour ton rêve,
De la morphine pour ta douleur,
Il te l'apporte ; tu es libre !

Que lui importe que tu trembles,
Pourvu que sa femelle mange
Et qu'elle allaite ses petits ;

Qu'elle ait du charbon dans sa cave
Et du pétrole dans sa lampe ;

Qu'elle ait, un jour, deux servantes,
Une chambre à coucher Louis-Seize,
Une salle à manger Henry-Deux,
Et plus tard un maître d'hôtel ;

Un sautoir de trois cents perles,
Des smyrnes dans son antichambre,
Des gobelins dans ses salons.

Qu'elle préside, au moins une œuvre,
Passe juin en Normandie,

LE SECRET

Octobre à Saint-Jean-de-Luz.

Qu'il ait une quarante HP huit cylindres ;
Un château Empire dans l'Oise,
Une chasse dans le Loiret ;

Que les Ministres visitent
Ses fabriques, ses entrepôts ;
Qu'à ses thés les Académies,
La bouche pleine de petits gâteaux,
Sous ses faux Memlings, lui disent :

« Tu es le Soleil du monde.
Les autres hommes, tous les autres,
Doivent se chauffer à tes rayons.
Leurs rivages, leurs collines, leurs plaines,
Qu'en ont-ils fait, qu'en feront-ils ?

Pousses-y tes navires, tes routes,
Tes conduites d'eau, tes rails, tes gares.
S'ils résistent, nous avons des feuilles ;

LE SECRET

Ce que nous y disons dix fois,
Le Peuple croit que c'est sa voix.
S'ils résistent, demande-nous des hommes,
Des lance-flammes et des canons. »

Et demain, les jeunes filles,
Et demain, les mères pleureront.

Janvier-Février 1919.

TABLE

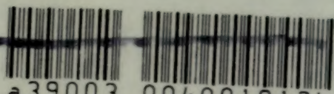
TABLE

TABLE

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES
LE QUINZE FÉVRIER 1919

nrf


a39003 004001813b

